LES RADES

DU MÊME AUTEUR

Les Chrysanthèmes, poèmes, avec préface en vers de Louis Tiercelin. Rennes. Caillière, 1889, 1 vol.
Le Parnasse Breton contemporain, (extrait de la *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*), Vannes. Lafolye, 1889, 1 vol.
La Neige du Kreisker, Conte de Noël, Rennes, Duhail, 1891, 1 vol.
Prologue d'ouverture, en vers, pour les fêtes de l'Association Artistique et Littéraire des Provinces de l'Ouest, dit par M. Henry Dupont-Vernon, de la Comédie Française (Théâtre d'application). Paris, Vanier, 1894, 1 vol.
Les Houles, poèmes, Paris, Lemerre, 1894, 1 vol.
Au pont Kerlô, idylle en un acte, en vers, Paris, Lemerre, 1894, 1 vol. (*épuisé*).
Le Cinquantenaire des Funérailles de Chateaubriand, (extrait de la *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*). Vannes, Lafolye, 1898, 1 vol.
Paysages d'Italie, poèmes. Paris, Lemerre, 1902, 1 vol.
Italiam... Italiam..., poèmes (couronné par l'Académie Française). Paris, Lemerre, 1907, 1 vol.
Le Salon des Poètes (Mai-Juin 1908), poèmes dits, accompagnés de Notices bio-bibliographiques. Paris, Société Générale d'Editions, 1908, 1 vol.
René Doumic (collection des célébrités contemporaines). Paris, Sansot, 1909, 1 vol.
En préparation : Saint François d'Assise, poème.

MÉLODIES

René Lenormand, *Tes yeux tristes,* Hamelle, Paris.
— *Sur des gants* — —
— *Tes yeux* — —
— *Pour ceux qui ne furent pas aimés*, Hamelle, Paris.
— *De l'ombre*, Hamelle, Paris.
— *Chanson de Marie*, Hamelle, Paris.
— *Chanson Blonde*, — —
— *Dans la Brume*, Enoch, Paris.
— *La grâce suprême*, Heugel, Paris.
— *Vers les grands Soleils*, duo, Rouart et Lerolle, Paris.
— *Chrysanthèmes*, Fœtisch, Lausanne, Paris.
— *Le Trèfle à quatre feuilles*, Williams, Londres, et Lion, Paris.
Louis Tiercelin, *Chanson Blonde*, Charles Morice, Rennes.
Charles Levadé, *Aubade d'Avril,* Enoch, Paris.
C. Dufresne, *Tout un soir* — —
Comtesse de Lostanges, *Aimez-vous*, Dupont-Metzner, Nancy.

EDOUARD BEAUFILS

Les Rades

POÈMES

1894-1914

...Inveni quem diligit anima mea :
tenui eum, nec dimittam...

CANT. III-4.

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

MCMXIV

LES RADES

A MA CHÈRE FEMME.

Les Rades

Les Rades : le Départ, le Retour. Heur, Malheur.
C'est l'inconnu, la nuit ; le pire ou le meilleur
Guette celui qui part, va débarquer, ou meurt.

Les Rades : le Départ, le Retour. Beau voyage
Autour du monde offrant son multiple visage ;
Le périple s'achève au port par un naufrage...

Met à la voile un brick par gros temps de noroît.
Le calme est survenu lorsque, dans un détroit,
Une lame de fond l'accable : il coule droit.

Il allait pêcher la morue à Terre-Neuve.
A la grâce de Dieu ! Plus d'une sera veuve
En Bretagne, pays des femmes dans l'épreuve.

Des sycomores, des cyprès. Un souriant
Paysage touffu, profond, luxuriant ;
Un ciel rose et païen, et c'est tout l'Orient !

Entre la mer, l'azur, double miroir, asile
Qui s'ouvre au voyageur radieux, une ville,
Enchantement des yeux et du cœur, se profile.

* * *

Mon âme a navigué partout : ici, là-bas,
Côtoyé la banquise et frôlé le trépas,
Se cherchant elle-même et ne se trouvant pas.

Mon âme s'est trouvée et, dans la rade sûre,
A jeté l'ancre pour toujours ; désormais pure,
Apaisée, à l'abri de l'ancienne aventure,

Confiante, appelant le bonheur éternel,
Ne voyant que le but unique, essentiel,
Elle espère la rade ultime, dans le Ciel !

Février 1914.

POUR LES MIENS

I

Mon grand-père

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore.

SULLY-PRUDHOMME.

GRAND-PÈRE, je n'étais encore qu'un enfant
Qui rit et pleure et ne sait pas songer devant
Un visage d'aïeul déformé par la vie,
Quand ton esprit limpide et ton cœur sans envie
Partirent pour le seul voyage sans retour.
Puis, j'ai vécu selon mes passions, le jour
Me ramenant après le jour une autre fièvre,
Sans que ton nom jamais ait tremblé sur ma lèvre.

La tristesse, grand-père, avec l'âge me vint
De t'avoir délaissé pour tant de rêves vains.
Aussi, rien maintenant dont mon cœur ne profite,
Cher aïeul que la mort nous enleva trop vite,
— Grand-père grave et bon dans la tombe étendu, —
Sinon pour regagner le temps que j'ai perdu,
Du moins, pour mieux savoir quelle fut ta pensée,
Et quels desseins trop généreux l'avaient lassée,
Quand, dans l'obscurité d'un village breton,
Tu mourus en disciple attardé de Platon.
Longtemps, pour que ton âme en moi toute renaisse,
Sur la toile où sont peints les traits de ta jeunesse
J'arrête mon regard qui t'interroge ; alors,
Du céleste pays où revivent nos morts,
Tu viens vers moi, les yeux lointains, la lèvre amère,
Tel en tout que souvent t'a raconté ma mère,
Et tel que ton portrait encore te fait voir :
Cravate à triple tour sur un haut col, en noir,
Et l'air un peu fatal, inquiet, hamlétique,
Dans un de ces habits de coupe romantique
Qu'on remarque, serrant les tailles en anneau,
Aux vignettes d'Alfred et Tony Johannot.

* * *

Mil huit cent trente ! Adolescent pensif et mince,
A peine dans Paris débarqué de province,
Tu devais te sentir ivre aussi, quand brillait
L'héroïsme du peuple au soleil de Juillet,

Et, non le moins vibrant dans une heure où tout vibre,
Prendre ta large part de l'orgueil d'être libre.
C'est le temps où plus d'une émeute gronde et bout ;
Toutes les libertés veulent qu'on soit debout ;
Sur la scène on construit des barricades comme
Dans la rue, et voilà l'occasion d'être homme !
J'imagine ta vie à cette heure de feu :
Studieuse toujours, mélancolique un peu
Comme celles, parmi les livres obstinées,
Qu'inquiète, au delà de l'heure et des années,
Le désir d'aller dans les choses plus avant,
Et le problème d'être heureux, étant savant.
Dans le rond de clarté que ta lampe dessine,
Un poète entre deux traités de médecine
Sur la petite table accueillante et, parmi
Des livres sur les fleurs et les herbes, l'ami
Près duquel il n'est point de douleur que l'on craigne,
Et de qui les conseils sont toujours bons : Montaigne.

Ainsi m'apparaît ta jeunesse, avec ce pli
Qu'on voit au front, en deuil de tout l'inaccompli,
De ceux, pour l'action partis un jour du rêve,
Qui, trouvant le parcours trop long, l'heure trop brève,
Font halte pour toujours et se croisent les bras.
Car, épris de désirs trop nobles, tu erras
— Mon cœur au peu qu'il sait de toi se le suggère —
Dans la forêt où dort l'éternelle chimère ;

Mais, n'ayant pu que de très loin l'apercevoir,
Tu n'en sus pas moins vivre et faire ton devoir,
Brave homme qui se tait, s'incline et se résigne
A la réalité vulgaire, comme un cygne
Fendant, bien que son sort appelle un double azur,
Sous un ciel sans lumière un lac qui n'est pas pur.
Dix ans tu te penchas sur la douleur humaine,
Médecin toujours prêt qu'à toute heure on emmène,
Lorsque tombe la neige, ou qu'il vente, ou qu'il pleut,
Et dont on reconnaît les bons soins quand on peut.
La tâche où tu mettais tant de sollicitude
A ton corps toujours plus défaillant fut trop rude ;
Tu dus l'abandonner, grand-père, et tu devins
L'arbitre aux jugements sages et qui convainc,
Vers qui tous accouraient comme vers un refuge,
Sûrs de trouver à ton prétoire le Bon Juge.

* * *

Tu vivais de la sorte, utile à tous, ayant
Souci des faibles, simple, et du destin brillant
Disparu comme un songe au tournant des années
Te consolant avec les fleurs dernières-nées
Ouvertes le matin, sous tes pas, dans les champs,
Et joyeux, vers le soir, si les soleils couchants
Ordonnaient sur le ciel de divins paysages !
A la façon des philosophes et des sages,

Oubliant le réel, sérieux, doux, qui vont,
Curieux seulement de savoir ce que font
Les insectes, les fleurs, les vents et les nuages,
Et d'aimer la nature en tous ses clairs visages,
Il me semble te voir, grand-père, un livre en main,
A l'ombre t'asseyant au bord d'un vieux chemin :
C'est l'automne ; de temps en temps une châtaigne
Vient tomber sur la page où bavarde Montaigne ;
Un insecte, de ses élytres incertains,
Comme pour épeler les distiques latins
Dont on trouve aux *Essais* moisson riche et sagace,
Rôde aux feuillets ouverts sans que ta main s'agace.
Et quand le temps a fui, que tu t'es assigné
Pour lire, dans Montaigne, en guise de signet
C'est une fleur que de tes doigts pieux tu glisses !
Le livre qui faisait, grand-père, tes délices,
Ton petit-fils jamais ne l'ouvre sans songer
Que pas un mot subtil ne t'en fut étranger,
Et qu'il te consola, jusqu'au bout, d'une vie
Toujours trop loin de son idéal poursuivie !
Et, quand j'en ai relu ce que tu préférais,
Entre ton cher Montaigne et la toile où tes traits
Survivent, je sens bien qu'alors il s'insinue
Dans mon âme un peu de ton âme mieux connue...

II

La prière de ma mère

Comme au temps où j'étais un tout petit enfant,
Je garde la ferveur de votre foi, ma mère.
E. B. (*Les Chrysanthèmes.*)

Le jour n'est plus ; la nuit n'est pas encor ; c'est l'heure
Indécise du soir dite « entre chien et loup »,
Où le premier baiser de l'ombre vous effleure,
Tout s'évanouissant, peu à peu, dans du flou.

Les barques, tout à l'heure errantes sur la baie,
Sont à l'ancre le long du môle, maintenant ;
Un phare à l'occident s'allume, qui balaie
La mer, tantôt blanc, rouge et vert, d'un feu tournant.

Le silence n'est plus troublé sur la falaise,
Que par une chanson lointaine de douanier,
Ou le pas d'un pêcheur rentrant chez lui, tout aise
D'avoir un abondant poisson dans son panier.

Partout c'est le repos ; et la mer haute étale,
— Tranquille après l'effort gigantesque du flux, —
Jusqu'aux confins de l'horizon, sa nappe égale,
Comme lassée, indolente, ne bougeant plus...

Ma mère a terminé sa tâche ; elle est contente,
Ayant, un jour encor, soigné ces fleurs qui font
Ses délices et rien, à présent, ne la tente
Que d'être seule un peu devant le ciel profond.

Ma mère, alors, suivant une chère habitude
Pour elle devenue un devoir journalier,
Et bien que la montée à ses vieux ans soit rude,
Gagne sa chambre à pas traînants, par l'escalier.

La mer, le ciel qu'elle a tant vus ne l'ont blasée
De leur splendeur ni l'un ni l'autre et, chaque soir,
Elle s'en vient vers eux, tout contre la croisée,
Dans le même fauteuil de l'ancien temps s'asseoir.

Elle savoure autant que toute autre, sans doute,
L'heure de pourpre et d'or où le soleil s'unit
Aux flots, mais voyageuse attentive à sa route,
C'est Dieu qu'elle aperçoit partout dans l'infini.

Pour elle, la Beauté n'est rien sans la Prière,
Et, pensive, profil perdu sur l'horizon,
A sa fenêtre ainsi qu'en un ciel de verrière,
On dirait une sainte et qui fait oraison.

Silencieusement, elle adore, elle admire,
Du commencement sûre autant que de la fin,
Et sa prière, mieux que l'encens et la myrrhe,
S'élève et trouve accueil près du Maître divin.

Sa prière n'est point l'aspiration vaine
Du poète qu'émeut le soir qui tombe, et dont
L'émotion au gré du hasard se promène,
Comme un bateau sans gouvernail, à l'abandon.

Sa prière est précise et ferme ; c'est un acte
D'humilité, d'amour, d'espérance et de foi,
Qu'elle accomplit avec la connaissance exacte
Des grâces dont il faut solliciter l'envoi.

Epouse en même temps que mère et que grand'mère,
Avec le ciel elle a de muets entretiens
Où, perspicace et tendre ensemble, elle énumère
Les bienfaits qu'elle attend de Là-Haut pour les siens.

Et, face à la lueur du phare, c'est en elle,
Ce souhait qui s'achève en pleurs, qu'à ses enfants
Luise pareillement la Lumière Eternelle
Pour les conduire où sont les célestes Levants.

Que ma prière, seulement sentimentale,
Est peu de chose auprès de la sienne ! Rêveur
Pris par l'illusion jadis en son dédale,
Je dédie à de vains mirages ma ferveur.

Quand, devant un soleil couchant, je m'extasie,
Ce que j'y cherche, hélas ! ne s'y rencontre pas,
Et ce n'est que du vide et de la poésie
Qui me font les bras plus rompus, les pieds plus las.

Quelques-uns des plus beaux paysages du monde
Parfois sont apparus à mon désir errant :
Golfes bleus, îles d'or que la lumière inonde...
J'en rapportais un mal encor plus torturant,

Voyageur nostalgique et trop lettré qu'envoûte
Une chimère insaisissable de beauté,
Et qui, de ne pouvoir l'étreindre en ses bras, toute,
Se lamente comme un enfant désenchanté.

La joie en moi laissait une saveur amère,
L'extase n'était plus qu'un ténébreux tourment,
Faute de n'avoir pas appris, avec ma mère,
A goûter l'une et l'autre en Dieu, divinement.

Je l'ai trouvée assise ainsi, des soirs sans nombre ;
Je demeurais au fond de la chambre, écoutant
Le bruit du chapelet de ma mère dans l'ombre,
Confus de ne prier comme elle, à cet instant.

Un soir, je ne suis pas resté près de la porte,
Ma mère, et ce dut être à votre âme bien doux :
Entra dans votre chambre un fils d'une autre sorte
Qui, lorsqu'il eut posé son front sur vos genoux,

Vous donna le bonheur enfin de reconnaître
Cet enfant dont la voix sur la vôtre épelait
Sa prière, dans l'homme auprès de la fenêtre
Récitant avec vous, maman, le chapelet !

1907.

III

Envoi de fleurs

Quand j'ai reçu vos fleurs, maman,
Elles penchaient, toutes fanées,
Leurs tiges lamentablement,
En Altesses découronnées !

Mais, ce soir, mises brin par brin
Dans un vase d'eau fraîche et claire,
Elles n'ont plus leur air chagrin
Et sont souriantes, ma mère.

Lorsque vous m'accueillez, maman,
Lumière où se dissipe l'ombre,
Un prodige pareillement
S'accomplit en votre enfant sombre.

De mon front las comme les fleurs
Et comme elles fané, ma mère,
Votre baiser mêlé de pleurs
Fait s'enfuir la tristesse amère,

Et je renais paisiblement
A mon enfance grave et blanche :
Eau fraîche et pur baiser, maman,
Fleur qui se fane, âme qui penche.

1896.

IV

Mon père est dans son potager ou dans sa serre.
Voilà ses deux amours. Le potager, l'ancien,
Fort dépité, voit tout de suite l'adversaire
Dans l'intruse qui n'est, sans doute, bonne à rien.
Le Maître sut d'un mot apaiser sa colère.

Mon père est dans sa serre ou dans son potager,
Mais où qu'il soit, toujours l'accompagne sa pipe :
Un tout petit péché véniel bien léger ;
Et, quand il sait ma mère absente, il s'émancipe :
Sa pipe éteinte, il recommence à la charger.

Mon père est dans son potager ou dans sa serre.
Il possède à fond l'art d'élever des melons ;
Pas assez d'eau, trop de soleil, fâcheuse affaire !
Que d'ennuis, que de soins méticuleux et longs,
Sans compter le mulot, sournois, creusant la terre.

Mon père est dans sa serre ou dans son potager.
« Trop de soleil » allait rôtir ses *noirs de carmes,*
Ses chers enfants ! Il ne laissait d'envisager
La situation désastreuse sans larmes,
Quand brusquement la pluie écarta tout danger.

Mon père est dans son potager ou dans sa serre.
Les cent bras de la vigne escaladent le mur ;
Le soufre à l'action puissante la libère
Du mildew ; son raisin, mon père en est très sûr,
Vaudra celui de Chanaan qu'un peuple espère.

Mon père est dans sa serre ou dans son potager.
Ma mère est là, lisant, délicieuse idylle !
Tandis que son époux s'occupe de ranger
Des semis, et c'est une églogue de Virgile
Dont l'âme, croirait-on, sur eux vient voltiger.

Mon père est dans son potager ou dans sa serre.
Ah ! les bégonias merveilleux que le sang
Des crépuscules teint, qu'une clarté lunaire
Opalise, que le soleil resplendissant
Vêt de son or, fleur somptueuse, fleur stellaire !

Mon père est dans sa serre ou dans son potager.
C'est d'un feu singulier qu'il brûle pour les fraises :
May queen, Docteur Maurer et cætera... Songer
Qu'il est en train de les cueillir le rend tout aise,
Et surtout, qu'on aura plaisir à les manger.

Mon père est dans son potager ou dans sa serre.
Ma mère avec sa canne entre : « Papa, bonjour ! »
Le cœur de l'un près du cœur de l'autre se serre.
Mes vieux parents ont la jeunesse de l'amour,
Pour se comprendre il leur a suffi de se taire !

Septembre 1913.

V

A la Garde-Guérin

Cuncta tuus sepelivit amor, nec femina post te
Ulla dedit collo dulcia vincla meo.
PROP. III, 15-9.

A ma chère femme.

Je suis monté ce soir à la Garde-Guérin.
Juin souriait, songeant à la Saint Jean prochaine.
Des nuages légers s'allongeaient aux confins
De la terre et du ciel, suaves pèlerins
Qu'un souffle à l'occident poussait en souple chaîne.
Tout était doux et clair et pur et tendre et fin.
Un de ces soirs où l'on dirait qu'un ange passe,
Annonçant Dieu qui va paraître dans l'espace —
Inoubliable soir, soir unique, divin !

A droite éclatait la blancheur du sémaphore
De Saint-Lunaire, avec son mât, le cône noir
Qu'on hisse dès qu'un temps mauvais est à prévoir,
— Ce guide qu'au péril de la mer l'homme implore. —
Puis, à la pointe extrême vers le large, Espoir
Suprême, espoir certain de l'éternelle Aurore,
— Guide que l'âme suit — haute, en granit massif,
Une Croix étendant ses bras sur les récifs
De la mer, de la vie...
A gauche la muraille
Du gigantesque cap Frépel, cap agressif,
Tel un avant de cuirassé que la bataille
Attend ; les Ebihens somptueux sous cet or
Que multiplient les fleurs immortelles d'Armor,
Le genêt et l'ajonc, cet insurgé...
Comme une
Béatitude immense emplissait l'infini ;
Les ondes et la terre et le ciel, rajeunis,
Chantaient un hymne au Créateur ; d'argent bruni,
En adoration apparaissait la lune ;
Et je vis le soleil se coucher dans la mer,
Et tu n'étais pas là...
Mais un matin d'hiver,
Tu étais là, bravant près de moi la tempête.
La Manche furieuse, avec un bruit d'enfer,
Soulevait ses embruns au-dessus de nos têtes..
La respiration formidable du vent
Faisait bondir vers nous, ivres, se poursuivant,

Les chevaux de la mer, monstrueuses cavales
Qu'éperonnait le fouet mugissant des rafales.
Nous haletions devant ces houles colossales...
Et la mer montait à l'assaut de notre amour !
Mais notre amour la défiait ; tout alentour
Assourdissait : la mer était notre vassale !
Calmes, maîtres de nous, vainqueurs des éléments,
Nous dominions les Eaux et nous buvions le vent
Avec ivresse. Ah ! la minute triomphale
Où, te serrant entre mes bras, dans cette paix,
Dans le recueillement de nos cœurs, je songeais
A ce passé toujours présent : l'enfant prodigue,
Meurtri de toutes parts et recru de fatigue,
Dont la pauvre âme était triste jusqu'à la mort,
Tu l'arrêtas — ainsi le flot que l'on endigue —
Au bord du gouffre... L'âme était sauve ; le corps
A son tour fut atteint. En songeant à ces choses,
Je ne puis qu'éclater en sanglots... car, dès lors,
Héroïque, sans que jamais tu te reposes,
Tu ne vis que pour moi, pour écarter la mort
Qui me guette souvent et, même, qui me mord...
Ah ! quelle angoisse, quel tourment ! Et tu ne dors,
Quand tu le peux, que par excès de lassitude,
La tâche devenant, à la longue, trop rude.
De temps en temps, ma douce sœur de charité,
Tu te résous à prendre un biscuit et du thé.
Tu tiens mes mains, quand je délire, et tu m'apaises
En appuyant, les yeux de larmes humectés,

Tes lèvres sur mon front de fièvreux que tu baises.
Je prononce des mots sans suite, incohérents,
Et je te dis parfois des paroles mauvaises !
Silencieuse, tu m'écoutes en pleurant...
Et je te brutalise, ô misère ! ignorant
Que c'est toi, que c'est toi, ma pauvre chère femme,
Qui me soignes, qu'hier encor nous nous aimâmes.

Lentement je guéris, pâle convalescent,
Et toi, beaucoup plus pâle encor que moi, tu sens
Que ton œuvre n'est pas, hélas ! interrompue.
Combien de nuits sur la chaise-longue étendue,
Tout habillée et me veillant, te relevant
Combien de fois par nuit ? Et, le matin, fiévreuse,
Mais le cachant, toujours vaillante et si heureuse
De voir que je n'ai plus de fièvre, tu souris !

Je suis robuste grâce à toi, je suis guéri,
Moi qui t'avais tant fait souffrir, ma bien-aimée,
Et dans une infortune infinie abîmée.
Lazare ne sortit qu'une fois du tombeau
Et, ce qu'il avait vu, ne voulut pas le dire.
J'en suis sorti deux fois et mon cœur se déchire...
Je dis ce que j'ai vu : double miracle, beau
Comme un poème écrit avec ton sang, martyre !

∴

En silence et si tendre, alors tu pris mon bras.
La bruyère étendait son tapis sur nos pas ;
Nous descendions ; la mer nous souriait, ravie
De nous voir souriant à la nouvelle vie,
Et je compris, en cet instant passionné,
Que tu m'aimais bien mieux pour m'avoir pardonné.

Novembre 1913.

Un soir, devant la Tour Eiffel

Jamque rubescebat stellis aurora fugatis,
Cum procul obscuros colles humilemque videmus
Italiam. Italiam primus conclamat Achates,
Italiam læto socii clamore salutant.

VIRG., Aen., III, 521.

A Madame Charles Huntziger.

DEBOUT, le buste droit pour que l'air embaumé
Nous effleurât de sa caresse le visage,
Nous étions au balcon, seuls, par un soir de mai,
Attentifs au stellaire et divin paysage.

Les étoiles étaient si nombreuses, qu'à voir
Le ciel s'illuminer sans fin de leurs phalanges,
On eût dit qu'au fond bleu d'un céleste pressoir
S'entassaient les grains d'or d'idéales vendanges.

En face, autour de nous, jusqu'où portaient nos yeux,
C'était Paris, multipliant d'autres lumières,
Aussi bien pour les gens de plaisir que pour ceux
Dont la nuit ne clôt point les tâches coutumières ;

Lueur fixe ou mobile, Ossas sur Pélions
De clartés s'étageant aux faîtes de la Ville,
Tous ces feux dont Paris, la nuit, par millions,
Pour l'amour, le travail ou le crime rutile ;

Puis le Métro, tel qu'un éclair sur l'horizon
Soudain jailli hors de ses routes souterraines,
Ou bien, s'ouvrant en sacrilège floraison,
La réclame qui prend le ciel pour ses arènes.

En même temps, rumeur lointaine et proche, cris,
Sursauts, tout ce qui vit, tout ce qui meurt ou souffre,
La respiration tragique de Paris
Venait à nous immensément, comme d'un gouffre ;

Et quand la brise était plus forte, triste autant
Qu'un soupir d'homme, un lent, long soupir métallique
Traversait l'air : c'était la Tour, se lamentant
De n'être pas construite en marbre pentélique.

Paris nocturne ainsi captant nos yeux, déjà
Montait en nous toute l'émotion moderne,
Lorsque, par votre voix, brusquement tout changea,
Ainsi qu'un rêve avec un autre rêve alterne.

L'ambiance, malgré la Tour et le Métro,
A votre fantaisie avait paru propice,
Et, sur l'espace vous penchant, comme un héraut,
— Ces quatre vers latins, si beaux qu'au frontispice

D'un livre j'ai voulu que l'on apprît par eux
Mon amour pour Virgile et pour son Italie, —
Voilà que je vous écoutais, poète heureux,
Les dire d'une voix d'enthousiasme emplie !

Italiam !... Italiam !... Secret lien,
Ce soir-là, de votre âme à celle de Virgile :
Ah ! tout entière prise au vers virgilien,
Comme vous en faisiez frissonner le dactyle !

De sorte qu'au tréfonds des âges, mieux encor,
J'entendais les Troyens et le pieux Enée,
Debout, la rame à la dérive au long du bord,
Saluer la patrie à leurs fils destinée.

Je n'oublierai jamais ce soir où vous m'avez,
Lorsque nous opprimait l'émotion moderne,
D'une voix grave et pure et les bras haut levés,
Libéré de ce monde odieux qui nous cerne ;

Ce soir parisien changé pour un instant,
Au balcon qui, par vous, devenait un portique,
En un soir sur la mer Ionienne, tant
Vibrait dans votre accent l'émotion antique.

1908.

Logis Breton

La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

Paul Verlaine.

A Mathilde Rabuan-Tourneux.

Au milieu d'une ville épiscopale, près
D'une très vieille et très auguste cathédrale
Dont les clochers, pareils à des gestes de paix,
Font s'élever la terre au ciel par leur spirale ;

C'est, à l'ombre pieuse et calme de couvents,
D'où s'envolent parfois dans une sonnerie
Que sur la mer voisine éparpillent les vents,
Prières ou cantique à la Vierge Marie ;

C'est, blotti sous le plus riant manteau de fleurs
Elançant à l'envi leurs fraîches escalades,
Et qui, pistils mutins et pétales frôleurs,
Disent bonjour par la fenêtre en camarades ;

C'est, grand comme un palais et c'est, chaud comme un nid,
D'accueil compatissant à l'âme qui s'exalte,
Un antique logis breton tout en granit,
Où l'on rêve de faire une suprême halte.

Ah ! la maison tentante et qu'il y serait bon
De s'asseoir pour n'en plus sortir, de se complaire
A la vie humble, quand on fut le vagabond
Sur de mauvais chemins de nuit, vers la chimère.

∴

Voyageur inquiet et triste, la voici,
La maison du bonheur et la maison du rêve :
Et, ta poussière au seuil secouée, entres-y,
Pour que la vie, enfin, te fasse longue trève.

Si ton front est pâli, ton esprit abattu,
C'est pour t'être écouté penser, regardé vivre ;
Or ce n'est pas ainsi qu'il faut vivre et, vois-tu,
Ce dessein-là n'est pas celui qu'il faut poursuivre.

Connais la vanité de ton pauvre savoir
Et que tes beaux orgueils ne sont qu'un leurre ; oublie
Tout cela qui, depuis toujours jusqu'à ce soir,
Mit dans ton cœur d'enfant tant de mélancolie :

Les espoirs sans issue où ta candeur se prit,
Et les désirs qui font, pareils à des orages
Sur les lacs bleus, passer des ombres sur l'esprit,
Et le baiser, fantôme, et les amours, mirages !

Ton effort impuissant se prolonge en rancœur,
Ton idéal te ment et ta science est creuse ;
Ecoute : c'est par la simplicité du cœur,
Que ton songe peut s'accomplir de vie heureuse.

Voyageur, la maison te fait signe : entre-s-y
Si tu veux que la vie enfin t'accorde trève,
Voyageur inquiet et triste, la voici
La maison du bonheur et la maison du rêve.

1894.

PRINTEMPS, avril qui ris, mai qui chantes, éveil
Où ton âme palpite, ô Nature ! Soleil
Dont l'éclat nous annonce une saison nouvelle,
Trouble de l'aube, émoi des soirs où se révèle
Comme une inquiétude et comme une douceur,
Primes feuilles où court un souffle caresseur,
O printemps, qui revêts de lumière l'espace,
O printemps, dont la course aventureuse trace
Des chemins bleus parmi la floraison du ciel,
Et qui neiges des fleurs dans un parfum de miel ;
Printemps, les cœurs gonflés d'une ivresse inconnue
Ont frémi d'allégresse et béni ta venue :
C'est que tu fais renaître en eux, comme à plaisir,
L'angoisse douloureuse et tendre du désir,
Et que, pareillement, d'un même élan, la sève
Sous la poitrine humaine et l'écorce s'élève.

Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie.
Gérard DE NERVAL.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine,
Mon cœur a tant de peine !
Paul VERLAINE.

A Philippe Dufour.

JE suis sans amour et je suis sans haine ;
Hiver comme été, soleil comme pluie,
Rien ne me distrait et rien ne m'ennuie,
Et je ne saurais expliquer ma peine.

Un brusque rayon dans un ciel de suie,
Un air de Schumann, un vers de Verlaine,
Hors cela, je crois, toute chose est vaine,
Pas d'illusion qui ne soit enfuie.

Je suis un enfant et je suis très vieux ;
Candide et blasé, sceptique et pieux ;
N'ayant pas vécu, je suis las de vivre.

Sortir du néant ! Sortir de la mort !
Où trouver enfin le goût de l'effort ?
Un soir de printemps, une femme, un livre ?...

1889.

JEUNES FILLES

Jeune fille, la grâce emplit tes dix-sept ans.
Ton regard dit : « Matin », et ton front dit : « Printemps » !
Il semble que ta main porte un lys invisible.
Don Juan te voit passer et demeure impassible.

Victor HUGO.

A Madame Jeanne Perdriel-Vaissière.

I

Les trois sœurs

A mes nièces Magdeleine et Suzette.

Ce soir où Paris dort sous la stupeur de juin,
Mon âme au vent de la mémoire ouvre ses voiles
Et vogue vers un ciel occidental, très loin,
Là-bas, quand, par des soirs pareils, l'odeur de foin
Embaume immensément le champ bleu des étoiles.

Angèle, Marguerite et Marthe, toutes trois
Rieuses et portant au front de la lumière,
Dans le même décor intime qu'autrefois,
Charme du vieux logis breton, je vous revois,
Et mille souvenirs m'enlacent comme un lierre.

Marthe, assise parmi les roses, dit des vers
D'une voix lente et grave et qui glisse, en sourdine,
Par des chemins de lune incertains et divers,
Insinuant dans les calices entr'ouverts
Un peu de la divine âme de Lamartine.

Marguerite, aux cheveux de qui le soleil luit,
S'en vient à pas pressés, active et familière,
Faire à ses chers oiseaux la toilette de nuit,
Et c'est plaisir de voir comme va, sans un bruit,
Cet oiseau voltigeant autour de sa volière.

Angèle chante et rêve et regarde ses sœurs,
Pensive avec des yeux profonds de velours sombre,
Et, fleur vivante qui s'incline sur des fleurs,
Aspire les parfums et goûte les douceurs
De toute la caresse innombrable de l'ombre.

Angèle, Marguerite et Marthe, ainsi, ce soir,
Vers vous mon souvenir de poète se penche,
— Et, telles que, jadis, au seuil du jardin noir
Je vous vis, — longuement s'attendrit à revoir
Votre triple lueur harmonieuse et blanche.

Angèle, Marguerite et Marthe, tout là-bas,
Dans la claire maison d'où la peine est proscrite,
Pensez au voyageur inquiet, triste et las,
Que le son de vos voix, ce soir, n'enchante pas,
O sœurs exquises, Marthe, Angèle et Marguerite !

1894.

II

Aubade d'avril

REGARDE sur chaque chose
Comme il pleut
Toute une averse de bleu
Et de rose !

Écoute de quelle voix
L'oiseau phrase
Sa mélodieuse extase
Dans les bois !

Respire l'odeur divine
        Dont Avril
Parfume, enchanteur subtil,
        La ravine !

Puisqu'il n'est au ciel serein
        Plus de brumes,
Oublions qu'un jour nous eûmes
        Du chagrin ;

Et, tandis que l'avalanche
        Des lilas
Cache ton col un peu las
        Qui se penche,

Cueillons cet instant meilleur
        Comme on cueille,
Avant qu'elle ne s'effeuille,
        Une fleur !

III

Le trèfle à quatre feuilles

Dans le cher médaillon que vous m'avez donné,
Porte-bonheur qui nous fiance,
Un trèfle sous du verre étale, emprisonné,
Ses quatre feuilles d'espérance.

Le trèfle est mon amour et le cristal mon cœur ;
Le temps ne pourra pas plus faire
Évader mon amour de son porte-bonheur,
Que sortir le trèfle du verre.

Pour que le médaillon se vide et que l'amour
S'échappe de mon âme éprise,
Il faudra, d'une main brutale et folle, un jour,
Cœur et médaillon, qu'on vous brise !

IV

Au bord du fleuve

Comme une vivante élégie,
Fragile et mince, songe et fleur,
Vous m'apparûtes par magie
Au seuil grave de ma douleur.

Etait-ce illusion ? Etait-ce
Réel ? Mon cœur bondit à voir
Se profiler votre sveltesse
Sur le grand ciel pâli du soir.

Et le parfum des proches roses,
Le ciel si beau, le soir si doux,
Toute la volupté des choses
Soudain se fondirent en vous.

Debout sur la berge du fleuve,
Vous me résumiez tout cela,
Et je suis sûr qu'une âme neuve
Date en moi de cet instant-là.

Et, comme aux lointaines terrasses
On aperçoit, d'un vol tremblant,
Se poser les colombes lasses
Sur des femmes de marbre blanc,

Je vis, avec des grâces souples
Et des battements d'ailes fous,
Je vis, éperdument, par couples,
Mes rêves se poser sur vous !

V

Je vous vis au sortir de la messe, en été,
Et ma tendresse alla vers vous, mademoiselle,
Comme vers Marguerite, ange déjà tenté,
La tendresse de Faust rajeunissant pour elle.

En corsage écossais et sous un canotier,
Vous aviez un exquis petit air doux et sage
Qui faisait, quand ils vous croisaient dans le sentier,
Se retourner les gens après votre passage.

Le matin rayonnait dans un joli ciel clair ;
L'heure sonnait sur nous l'espérance et la joie ;
Songeuse, vous alliez du côté de la mer
Sous le balancement d'une ombrelle de soie.

Et les charmes étaient par vous multipliés
Du paysage un peu voilé de brumes roses,
Et, svelte, sur les bleus lointains vous sembliez
La vivante harmonie où s'accordaient les choses.

Au sortir de la messe, un dimanche d'été,
Ainsi je vous suivais par le sentier des grèves,
Et, fêtant mon amour avec votre beauté,
Des sons de cloche au loin passaient comme des rêves !

VI

Voulez-vous ?...

Déja l'automne a fui ; demain, voici l'hiver.
Le soir tombe ; un adieu sanglote au bord des routes,
Et dans l'obscurité les chansons meurent toutes,
Qui fêtaient le beau mois de mai puissant et vert.

Pourtant le ciel n'est pas entièrement couvert,
Un peu d'azur encor demeure au fond des voûtes
Sous lesquelles mon cœur tremblant erre aux écoutes,
Car vous m'avez souri, vous de qui tout m'est cher.

Avec novembre meurt le dernier chrysanthème :
Voulez-vous qu'un printemps naisse de notre amour,
Et que, par un subtil et tendre stratagème,

Nos deux cœurs soient fleuris depuis des mois, le jour
Où les premiers lilas égaieront le ciel blême ?..
Il y a si longtemps qu'on ne m'a dit : « Je t'aime ! »

VII

Aurore

Le ciel a dégrafé le lourd manteau de nuit
Qui pesait depuis hier sur ses vastes épaules ;
Le jour en frissonnant s'éveille entre les pôles ;
Et, voici que dans l'est souriant monte et luit,
— O fraîcheur des matins que l'avril fait éclore, —
L'épanouissement rose et blond de l'Aurore !
Regardez ! regardez ! Au bord du ciel lointain
Fleuri comme un mystique et lumineux jardin,
La clarté rose et blonde encor grandit, pareille
Au fantastique flux de quelque mer vermeille ;

Et, tout à coup, sortant des hâvres du matin,
Vers le large du ciel le soleil appareille !
O Nature, debout devant toi, regardant
Ton soleil glorieux et sangiant qui se lève,
En cette jeune fille blonde au cœur ardent,
Une autre Aurore est là, qui te contemple et rêve.

VIII

La Forêt

Forêt verte en mai, ce fut pour avoir,
Dans les mois de sève où craque l'écorce,
A ton ombre appris la joie et la force,
Que l'homme a teinté de vert son espoir.

Forêt de béril, de rubis ou d'or,
Nous eûmes toujours légende pareille ;
Au cœur de tout homme un Rêve sommeille,
Au cœur de tout bois une Belle dort !

IX

Épithalame

A Georges et à Marguerite Lemarchand

Ils se sont épousés au déclin de l'année,
Dans la saison d'ennui, de tristesse et de mort ;
Mais qu'importe à l'amour, victorieux et fort,
Quc la feuille en tombant cache la fleur fanée !

Au-delà des saisons dont la course est bornée,
L'Amour qui fait leur joie emportera leur sort,
Car l'horloge éternelle au fond du ciel s'endort
Quand pour l'âme de l'un l'âme de l'autre est née.

La barque est désormais à l'ancre dans le port ;
Ils peuvent, de bonne heure ayant clos leur journée,
S'entrelacer les mains devant la destinée,

Libérés de l'attente, affranchis de l'effort,
Et pareils par l'espoir où leur âme se fonde,
Malgré que l'un soit brun et que l'autre soit blonde.

X

Janua Gaudii

Je compare parfois, jeune fille, tes yeux
A des portes de joie ouvertes sur le monde,
Par où tes rêves, beaux comme de jeunes dieux,
Prennent leur course vagabonde.

Comme au ciel d'un rayon suprême traversé
Persiste, aube du soir, une lueur dernière,
Partout, ô jeune fille, où ta grâce a passé,
Il demeure de la lumière.

Et partout, jeune fille, où ton sourire clair,
Tel qu'un petit oiseau délicieux des Iles,
Repose, éblouissant et vif comme l'éclair,
Le vol de ses ailes subtiles,

Partout le cœur s'émeut, fleurit ou refleurit,
L'espoir chante, la fleur s'entr'ouvre, le ciel brille,
Partout où la caresse en suspens s'attendrit
De ton sourire, ô jeune fille.

De même les premiers soleils, après l'hiver,
Chauffant les arbres de Judée aux troncs moroses,
Font surgir de leur bois qui ne semblait plus vert
Un peuple inattendu de roses !

La Savoyarde

Cor Jesu sacratissimum, miserere nobis.

Au père Ubald d'Alençon.

DOMINANT la clameur énorme de Paris,
Voix claire de l'espoir, voix grave du reproche,
Ayant en elle tous les chants et tous les cris,
Françoise-Marguerite a sonné, bonne cloche.

Au-dessus de Paris qui pleure, elle a pleuré
Sur le remords, l'inquiétude et la détresse
Des hommes dont le cœur sans foi s'est égaré ;
Et sa voix leur a mis au cœur une allégresse.

Au-dessus de Paris qui souffre, elle a souffert
Parmi le vent d'automne et dans le soir qui tombe,
Et, devant tous les yeux mouillés il s'est ouvert,
Le ciel où palpitaient ses ailes de colombe.

Au-dessus de Paris qui chante, elle a chanté
La résurrection des croyances perdues ;
Sa voix où prêche l'éternelle Vérité
Réveillera toutes les voix qui s'étaient tues.

Ah ! pleure, souffre, chante et prie ! Et fais des cieux
Descendre les divins Alleluias, balance
Tes sons sur le Paris qui péche, et sur tous ceux
Qui vagabondent dans la nuit, sans espérance !

Janvier 1899.

A une mère

O l'amour d'une mère ! — amour que nul n'oublie !
Pain merveilleux qu'un dieu partage et multiplie !
Victor Hugo.

Ne l'accoutume pas à tes baisers, ô mère,
Le fils qui boit la vie à tes seins familiers,
Et garde que tes bras, beaux et souples colliers,
N'attardent à son cou leur caresse trop chère.

Hélas ! Vous n'êtes pas l'un à l'autre liés,
Et c'est l'inéluctable loi qu'une heure amère
Sonne où l'enfant grandi s'en va vers la chimère :
Les fruits, quand ils sont mûrs, tombent des espaliers !

Et pourtant, au sortir de ton étreinte, ô mère,
Ta tendresse plus que jamais est nécessaire
A ton fils ; le désir de tes bras le reprend

Juste à l'heure où la vie implacable l'en sèvre,
Et l'exilé presse à deux mains son front, pleurant
Le baiser qu'y mettait soir et matin ta lèvre !

Dans le Cimetière de Saint-Brieuc

Et lux perpetua luceat eis.

A Gustave Béjot.

Au bord d'un paysage clair,
Sur le penchant d'une colline
Qui va de la ville à la mer,
Le doux cimetière s'incline.

Dans chaque allée où, noir essaim,
Naguère encor priait la foule
Des visiteurs de la Toussaint,
Le long fleuve du soir s'écoule.

Plus de prière ni de chant;
Seul, un son de cloche s'élance...
L'ostensoir du soleil couchant
Effleure la mer en silence.

A l'orient tremblent un peu
Les mâts des navires à l'ancre;
Et le croissant, qui monte, échancre
La robe de l'horizon bleu.

... Et voici, fraternel échange,
Que les morts, dans la fin du jour,
Prient pour les vivants à leur tour,
D'une lointaine voix étrange.

Des sanglots sortent de partout,
Au travers de la terre lourde;
Pas une tombe, ce soir, d'où
Leur lamentation ne sourde!

Où tout à l'heure les vivants
Priaient parmi les chrysanthèmes,
Maintenant bruit dans les vents
La prière des morts eux-mêmes.

Et le chant triste, le doux chant,
— Tandis qu'une lueur dernière
Ensanglante encor le couchant, —
Plane au-dessus du cimetière

Dont la haute croix fait songer,
Granit qu'animent les colombes,
Au seul, à l'éternel berger
Gardant le blanc troupeau des tombes !

1er novembre 1898.

MUSIQUES

La musique souvent me prend comme une mer !
Charles Baudelaire.

Les tziganes jouaient un air
Sombre, pensif et monotone,
Pareil aux clameurs de la mer
Sous les crépuscules d'automne.
Jean Lahor.

A René Lenormand.

I

Menuet

Au Trio Chaigneau.

C'est un décor exquis et coquet de Watteau.
Par la fenêtre ouverte au front noir d'un château
Qu'entoure un grand jardin galant à la Française,
Galante aussi, la lune entre et, sur le front, baise
Une musicienne assise au clavecin.
Sous ses doigts fuselés s'évoque le dessin
Vieillot d'un air dansant Louis-Quinzième, pavane
Ou menuet, musique pâle et diaphane

Dont l'âme exténuée au fond d'un rêve fuit...
Et, dans le grand jardin français baigné de nuit
Où le printemps célèbre avec les fleurs ses noces,
Frais, pimpants comme pour monter dans les carrosses
Du Roy, poudrés ainsi qu'aux fêtes de la cour,
Les arbustes tout blancs, taillés avec amour,
Aux sons du clavecin voltigeant dans la brise
Semblent à chaque instant attendre la reprise
De l'air de plus en plus grêle et diminué,
Pour esquisser un pas furtif de menuet...

Musique dans le soir

En été, par les soirs alanguissants où l'âme
Des choses dans un grand amour confus se pâme,
On ne sait quel orchestre épars sous le ciel bleu
Joue en sourdine un air doux et tendre d'adieu,
Sérénade des bois, des vallons, des collines,
Dont le chant triste emplit d'émotions divines
Les poètes épris de la beauté du soir.....
— Et, dans le ciel, ce sont, délicieux à voir

Voleter en essaims tournoyants de chimères,
Ce sont les nuageux, les frêles éphémères,
Qui font, en se jouant au dessus des gazons,
Frissonner parmi l'or pâli des horizons
D'où la lune, pareille à quelque fleur, émerge,
Cordelettes d'argent, les longs fils de la Vierge !

*
*

Un air de flûte

Un air de flûte dans la nuit,
Mélancolique, doux et tendre,
Trace l'harmonieux méandre
D'un ruisseau sonore qui fuit.

Sous les étoiles ce seul bruit
Que j'écoute sans le comprendre :
Un air de flûte dans la nuit,
Mélancolique, doux et tendre

Chanson qui berçais mon ennui,
Nul verbe ne pourra te rendre !
Qu'importe ! J'ai pleuré d'entendre
Ce chant lointain qui me poursuit :
Un air de flûte dans la nuit !

II

Musique dans la rue

A Frédéric Blin.

Ils sont là deux chanteurs arrêtés dans la rue
Autour de qui la foule un instant s'est accrue :
Ouvriers las, venant des durs labeurs lointains,
Commis pauvres humant le soir d'été, trottins
Qui gagnent vingt-cinq sous chez les grandes modistes.
Et tous, jeunes ou vieux, visages gais ou tristes.
Épris de rêve et d'idéal sans le savoir,
Ecoutent dans le calme et la douceur du soir,

La romance d'amour naïvement touchante,
Qu'un des musiciens d'une voix fausse chante
Tandis que l'autre râcle un violon usé.
Et, chaque fois qu'un des couplets prend fin, grisé
Par l'air sentimental et les tendres paroles,
Ce peuple au cœur insouciant, aux lèvres folles,
Unit toutes ses voix pour chanter le refrain ..
Car on vit de chansons autant qu'on vit de pain.

III

La Voix

A Madame Georges Collier.

I

C'est un soir dont l'adieu palpite sur les roses ;
L'ombre, de son baiser de sœur, ferme leurs yeux,
Et le jardin s'endort, ô nuit calme, où tu poses
Mélancoliquement tes pieds silencieux.

L'heure est mystérieuse, inquiète et touchante,
Etant faite, on ne sait, de ténèbre ou de jour,
Et voici tout à coup, là bas, qu'une Voix chante,
Où souffle un ouragan de colère et d'amour.

Elle évoque un lointain pays magique, une île
Fabuleusement belle et riant au soleil,
Vers qui ma nostalgie appareille et s'exile
Sur des nefs s'enfuyant dans le couchant vermeil.

Elle évoque des clairs de lune sur les marbres
D'où jaillissent, suivant un rythme fier et beau,
Grêles et droits, mêlés au jeune élan des arbres,
Ces lys épanouis en perles, les jets d'eau.

Elle dit le symbole antique des légendes ;
La marche des héros et des poètes vers
L'aventure d'amour qui fait les âmes grandes,
La lyrique splendeur où se hausse le vers.

Elle charrie en elle un flot de sang, les fièvres
Du Désir idéal qui ne peut s'apaiser,
Et c'est le chant divin, le rouge chant des lèvres
Qui s'unissent dans la fureur d'un long baiser.

Aimez la Vie ! Aimez l'Amour ! Elle rend ivre,
La beauté de ce chant qui fait se pâmer l'air ;
Écoutez cette Voix qui nous enseigne à vivre
Pour adorer la Femme et le Ciel et la Mer !

II

Madame, vous chantiez, impérieuse, ardente,
Et je pleurais ! Frissons, murmures, à la fois
Cris et flammes, l'enfer, le paradis de Dante,
Toutes les voix n'en faisant qu'une : votre Voix !

Ah ! comme vous savez sur l'aile de la note
Faire monter le mot sonore éperdûment,
Et, quand Schubert gémit, ou quand Schumann sanglote,
Crucifier nos cœurs d'un sublime tourment !

Quel élan, quelle fougue et quel feu sombre ! Comme
Vous donnez de la vie aux sons et comme on sent
Toute la joie et toute la douleur de l'homme
Rire et pleurer dans votre inoubliable accent !

Et le musicien, Madame, et le poète
Vous disent, à genoux, merci d'être pour eux
La Voix, l'envol du verbe ému, ce qui complète
L'œuvre où s'est attardé leur effort douloureux :

Car ainsi qu'un vaisseau cinglant à pleines voiles
Vers le port qui s'abrite au creux des horizons,
Votre Voix, vers le havre espéré des Etoiles
Nolise l'Idéal sur l'océan des Sons !

1895.

L'AVENTURE
SENTIMENTALE

Confitebor tibi in cithara, Deus, Deus meus : quare tristis es anima mea ? et quare conturbas me ?

PSALM. XLII. 4.

O fantômes, pour moi qu'aurez-vous donc été ?
Pourquoi ce besoin fou de lueurs aussi vaines,
Et quand tous mes regards buvaient votre beauté,
Que cherchaient-ils plus loin que vos lèvres humaines ?

Jean LAHOR.

AU DOCTEUR ANDRÉ VITEMAN.

Les Figures de Proue

O Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre!
Charles BAUDELAIRE.

A Pierre de Bouchaud.

LES figures qui sont sculptées
Sous le beaupré des grands vaisseaux,
Amphitrites ou Galathées
Plongeant leur torse dans les eaux ;

Les faunes à barbe chenue,
Les ondines et les ondins
Qui montrent leur poitrine nue
Avec des rires libertins ;

Les satyres et les naïades
Dont les profils malicieux,
De la Croix du Sud aux Pléiades,
Naviguèrent sous tous les cieux ;

Toutes ces grotesques figures
Que firent de bois ou de fer,
Grossièrement, des mains obscures,
Pour aller au péril de mer,

Toutes ces têtes vagabondes
Que chaque jour le gouffre attend,
M'apparaissent au ras des ondes
Comme un symbole inquiétant.

*
* *

Bonne gardienne de la proue,
Vigie éternelle à l'avant
Du beau navire qui s'ébroue
Dans les vagues et dans le vent,

Chacune d'elles qu'on attache
A la fortune du vaisseau,
A l'heure où la dernière hache
Le délivre de son berceau,

N'est-ce point l'éternelle image
De l'amour ignorant du sort,
Et ne sachant ni le rivage
Qu'il abordera, ni le port.

Le ciel est bleu, la mer étale,
Voici l'heure d'embarquer pour
L'aventure sentimentale :
Adieu vat ! Et vogue l'amour !

Comme la figure de proue
Fixée à l'étrave un matin,
Que pousse l'hélice ou la roue,
L'amour appartient au destin.

Et chaque jour aussi les gouffres
Surveillent, où tu sombreras,
— Pauvre amour qui pleures et souffres —
Comme un navire dans un raz.

Le ciel est bleu, la mer étale ;
Voici l'heure d'embarquer pour
L'aventure sentimentale :
C'est le naufrage de l'amour !...

1888.

Tes yeux tristes

Tu as des yeux clairs, des yeux tristes
De biche effarouchée,
Et toute ton âme est penchée
Au bord de tes yeux clairs, de tes yeux tristes.

Tu as de fins cheveux en soie
Délicieuse et blonde ;
Ton âme est claire comme l'onde
Qui ruisselle en tes fins cheveux de soie.

Mais tu sais bien que si je t'aime,
Ce n'est pas, ma chérie,
Pour tes yeux de biche meurtrie
Ni pour tes fins cheveux si blonds ; je t'aime

Pour ta chère âme aux rêves tristes,
Ta petite âme blanche
Sur qui mon âme en deuil se penche,
Au bord de tes yeux clairs, de tes yeux tristes !

Pour une jeune femme blonde

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois.
Alfred de VIGNY.

MADAME, vous aviez la grâce lente et triste
Des femmes qui s'en vont rêvant devant la mer,
Et dans les yeux lointains, perdus, de qui persiste
Une pensée ayant on ne sait quoi d'amer.

Madame, vous portiez une robe de soie
Couleur du sable à l'heure où, de ses derniers feux,
Le soleil dore en août la plage qui rougeoie,
Et la soie était blonde aussi de vos cheveux.

Vos mains belles au bout des gestes beaux et souples
Etaient de nobles fleurs dans le jardin du soir ;
Et, frères des ramiers qui s'envolent par couples,
Vos seins se soulevaient, appelant un espoir.

Telle, un peu lasse, un peu dolente, un peu meurtrie,
D'un pas abandonné, distrait, vous dirigeant
Vers l'horizon meilleur de quelque autre patrie,
Vous alliez dans la paix mystique du couchant.

Le soir incendiait la mer d'or et de nacre ;
Le silence faisait l'instant plus solennel ;
Et, là-haut, des flambeaux s'allumaient pour ton sacre,
Impératrice nuit de la terre et du ciel.

Des barques mollement retournaient à la grève,
Et vous étiez aussi, dans cette fin de jour,
La barque merveilleuse où naviguait mon rêve,
Sur les flots du désir, dans le vent de l'amour ;

La barque du voyage aux Iles Fortunées
Dont nous gardons l'inoubliable souvenir
Dans nos âmes, depuis des milliers d'années,
Où plus d'une voudrait aller se rajeunir.

A quoi donc songiez-vous, jeune femme si blonde,
Et dans quel au-delà vos yeux inassouvis
Plongeaient-ils ? Je ne sais ; sans que mon cœur se fonde,
Je ne puis évoquer le soir où je vous vis.

Je ne saurai jamais sans doute qui vous êtes ;
Je vous connaîtrais moins peut-être à le savoir :
Il faut si peu de chose à l'âme des poètes
Pour donner une vie à leur rêve d'un soir...

Peu m'importe les bras où vous êtes blottie !
Qu'à d'autres soit la fleur pensive de vos yeux !
Moi, j'ai fermé les miens quand vous êtes partie,
Afin que votre image en moi demeurât mieux.

Je n'ai pas de regret ; je vous emporte toute,
Lèvres, cheveux, regards, doux profil douloureux ;
Le destin, quel qu'il soit, n'a rien que je redoute;
Je me souviens assez de vous pour être heureux.

Et cependant, je songe avec mélancolie,
Que, pareille à la chaste anonyme d'Arvers,
Vous ne saurez jamais quel souvenir vous lie
Au poète inconnu qui fit pour vous ces vers !

1896.

E finito l'amore

A Thomas Maisonneuve.

Dans Vérone aujourd'hui, Shakespeare, plus d'amant,
Et, comme il manque à l'aube une alouette en joie,
Manque à la nuit d'été cette échelle de soie
Où, svelte, s'élançait le cavalier charmant.

Juliette répond à tous que l'Amour ment ;
Elle rit du poète à ses pieds, le renvoie,
Et fait par ses laquais, d'un geste qui rudoie,
Chasser les musiciens impitoyablement.

De fins balcons encor s'ajourent aux façades,
Mais personne n'y vient rêver dans les beaux soirs ;
Et vos chansons, derniers donneurs de sérénades,

Prêtent vraiment à rire aux marchands laids et noirs
Qui sont aimés, bien que stupides et maussades,
Pour les piles d'écus sonnant sur leurs comptoirs.

Poème dans la manière romantique

Elle me résistait : je l'ai assassinée !
Alexandre Dumas.

Pour une femme imaginaire.

O femme de la nuit qui dois être damnée
Pour ton masque tragique et tes yeux qui font peur,
Depuis qu'à toi mon âme entière s'est donnée,
Je marche dans un songe inouï de stupeur.

Ange ou démon, qui donc es-tu, femme que j'aime ?
Que je connaisse au moins le secret de tes yeux
Puisque par un vraiment infernal stratagème,
Je ne vis plus que de la mort qui vit en eux.

La mort ! Vit-elle en eux ou la vie y meurt-elle ?
Tes yeux stupéfiants, à force d'être verts,
Pour faire sur mon rêve une lumière telle,
Sont-ils des paradis ou sont-ils des enfers ?

Ils évoquent des lacs étrangement verdâtres,
Dans un pays perdu vers les confins du soir,
Où de silencieux garçons d'amphithéâtres
Viendraient jeter des corps sous un ciel vaste et noir.

Poë lui-même en aurait tressailli ; Baudelaire,
Poète tourmenté par le mal et le bien,
Qui créait un « frisson nouveau », crépusculaire,
Se fût signé devant ses yeux, resté chrétien.

O femme, de quoi donc sont faites tes prunelles,
Créature vouée aux flammes éternelles ?

1887.

Au Louvre

Léonard de Vinci, miroir profond et sombre.
Charles Baudelaire.

Plein d'une ivresse d'art généreuse et féconde
Je m'attardais et, las d'avoir longtemps erré,
J'étais allé revoir dans le Salon Carré
La toile énigmatique où sourit la Joconde.

Alors tu vins. Ainsi qu'il était convenu,
Nous nous étions fleuris de la même fleur blanche,
Et tu mis dans ces mots toute ton âme franche :
« Il me semble que je vous ai toujours connu ! »

Moi, je te regardais, frissonnant, sans paroles,
Surpris que ce fût là, dans mon rêve exalté,
Avec tant de douceur et de simplicité,
Un premier rendez-vous après des lettres folles.

Nous nous primes la main ; là-bas, grêles, chétifs,
Des saints peints sur fond d'or par de naïfs artistes
Nous souriaient, et nous lisions en leurs yeux tristes,
La bénédiction grave des Primitifs.

L'heure s'attendrissait dans une clarté blonde,
Et nous demeurions seuls, ayant compris enfin
Le sourire troublant, mystérieux, divin,
Dont Léonard a clos tes lèvres, ô Joconde.

Wanda

Wanda ! nom de mystère et de brumes ! Elle est
Quelque princesse frêle et pâle en qui persiste
Le deuil d'une légende ancienne et qui se plaît
A mirer ses cheveux dans l'eau d'un fleuve triste.

Nom de mélancolie et de songe. Wanda !
Son regard d'ouragan sur la mer se paillète
De l'or des sables blonds où son rêve aborda,
Et ses cheveux sont faits de ténèbre inquiète.

Wanda ! Nom de mystère et de brumes. Un peu
D'on ne sait quel effroi sur ses pas souples traîne,
Et l'on évoque, au bout de ses gestes de feu,
Des Mazeppas d'amour aux steppes de l'Ukraine !

Nom de mélancolie et de songe. Wanda !
Flexible, s'enlaçant d'une grâce qui flotte,
Elle frissonne ainsi qu'un rythme de czarda
Dont la douleur sonore aux violons sanglote.

Nom de mélancolie et de songe. Wanda !

1889.

La Chair

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Stéphane Mallarmé.

A Frédéric Plessis.

Quand, semant le bon grain de ta doctrine ailée,
Notre Seigneur Jésus, tu t'en allais parmi
Les villes et les bourgs de cette Galilée,
Où les petits enfants t'appelaient leur ami ;

Quand tu marchais le long des fleuves, sous les palmes,
Prophète revêtu d'aurore et souriant,
Dont les cheveux divins et les beaux regards calmes
Mettaient la paix au cœur des peuples d'Orient ;

Sous les cieux embrasés, dans les claires nuits fraîches,
A l'heure où les troupeaux reviennent, nonchalants,
Vers le foin de l'étable et la paille des crèches,
Quand tu parlais au peuple avec des gestes lents

Pour lui dire les plus adorables des choses,
Ton Père, les élus, la joie au ciel, et puis
Les paraboles s'effeuillant comme des roses;
Quand, ayant soif, et las, tu faisais halte aux puits,

Et que, t'offrant à boire, une Samaritaine
Penchait vers toi ses lourds cheveux couleur de blé,
Quelqu'un passa peut-être auprès de la fontaine,
Qui vit la femme et dans sa chair en fut troublé.

Ne devinas-tu point, dans l'obscurité chaude,
La sourde obsession du désir sur ses pas ?
Lorsque la volupté par les soirs ardents rôde,
Le lys même, si pur, ne se pâme-t-il pas ?...

O Seigneur, ne crois pas que ma bouche blasphème !
J'ai la foi de ma mère en ta divinité ;
Je suis humble d'esprit et de cœur, et je t'aime !
Hélas ! Je suis aussi le pauvre homme jeté

En pâture à tous les désirs, et qui succombe,
Mais en gardant, parmi ses fautes, l'espoir cher
Que sur aucun péché plus volontiers ne tombe
Ton pardon que sur les faiblesses de la chair.

1907.

SYLVES

La seule Lyre douce
L'ennuy des cœurs repousse,
Et va l'esprit flatant
De l'escoutant.

RONSARD.

Poésie ! ô trésor ! perle de la pensée !

Alfred de VIGNY.

Heureux qui, comme Adam, entre les quatre fleuves,
Sut nommer par leur nom les choses qu'il sut voir,
Et de qui l'écriture est un puissant miroir
Fidèle à les garder immortellement neuves !

Anatole FRANCE.

A MARTIAL SIMAS.

A la mémoire du poète Albert Thomas

Les morts sont sous la terre et le matin est beau.
Comtesse de Noailles.

Poète dont le cœur de mon cœur fut le frère,
Plus haut que les répons et le chant funéraire
Retentissait en moi ce vers que tu aimais,
Et que plus ne diront tes lèvres, plus jamais,
Ce vers dont la détresse et la magnificence
Te séduisaient par une obscure prescience,

Mon pauvre ami déjà si proche du tombeau :
« Les morts sont sous la terre et le matin est beau ! »
C'était par un matin pareil qu'au cimetière
En silence suivant la route forestière,
Cortège douloureux et lent, nous conduisions
S'ensevelir ton rêve et tes illusions.
Mon Dieu ! Qu'il était beau, ce matin de mai ! Comme
Tu l'aurais aimé, toi, dont chaque vers se nomme
Un cantique à la vie, un hymne vers le ciel !
Et je songeais : « C'est un décor essentiel
Où la nature à se faire plus belle insiste,
Pour adresser l'adieu suprême à cet artiste »
Mais aussitôt je me révoltais : « Se peut-il
Qu'après avoir été celui qui sait, subtil,
Entrer dans la riante intimité des choses,
Avoir des rendez-vous d'amour avec les roses,
Et réunir en soi les délices épars
Que la terre et le ciel offrent de toutes parts;
Se peut-il qu'un matin, les yeux fermés, inerte,
A l'heure où tout reluit sur la campagne verte,
Il faille s'en aller dormir dans un trou noir
Où c'est fini, soleil, étoiles, de vous voir,
Et que, malgré ce deuil et sans le moindre indice
De remords, la lumière encore resplendisse ? »

*
* *

Le beau, le beau matin ! Mon souvenir revoit
En bas la Marne, à mi-colline le convoi ;
Et, plus haut, cet asile où nous allions t'étendre,
Mélancolique et las poète à l'âme tendre.
Ah ! le doux paysage et bien apparié,
Si paisible, si simple et pourtant varié,
Au charme en demi-teinte, à l'élégance sobre
De ton œuvre, rayon d'un doux soleil d'octobre.
Comme un cygne qui sur le lac natal se plaît
A fendre l'onde avec un bien-être complet,
— Alors que tant d'oiseaux s'expatrient d'un coup d'aile —
Au primitif amour tu demeurais fidèle.
N'ayant souci ni du Départ, ni des Ailleurs,
Tu te plaisais aux bois, aux prés, où les meilleurs
De tes songes, parmi ta première espérance,
S'étaient levés d'un coin discret d'Ile de France.
Ayant cueilli d'un geste une fleur de pommier,
Au printemps, pour te rendre au labeur coutumier
Qui, le jour, dans Paris t'exilait du village,
Tu suivais le chemin frais et clair de halage.
La berge heureuse retrouvait son vieil ami ;
Le nénuphar, au fil du courant endormi,
S'éveillait, paraissant t'offrir comme un message
D'espoir, sa large feuille verte à ton passage.
Le peuple des iris, des glaïeuls, des roseaux,
Comme pour un salut s'inclinait sur les eaux ;

Et, voulant le fêter, celui dans qui s'incarne
Tant de tendresse pour l'azur et pour la Marne,
Plus d'un martin-pêcheur, délicieux et fol,
Affectueusement ralentissait son vol.
Tu marchais, attentif aux formes, aux cadences,
Observateur ravi par ces correspondances
Qu'entre l'odeur, le son, la forme et la couleur,
Baudelaire évoqua d'un vers ensorceleur.
Par l'harmonie et la grâce ton existence
Etait plus belle encor que ta plus belle stance.
Eperdûment épris de l'idéal, autant
Qu'à la nature allait à l'art, tout palpitant,
Ton regard qu'enflammaient les toiles et les marbres.
Et c'était ivre de beauté que, sous les arbres
Où Le Nôtre s'allie à Coustou, tu passais
A l'heure que le soir, dans ce jardin français
— Dernier vestige d'un palais — les Tuileries,
Vêt statue et bosquet de ses orfévreries.
Là, tes *Poèmes du Désir et du Regret*
S'augmentaient chaque jour d'un vers exquis, au gré
D'une inspiration de joie et de lumière ;
Et puis, tu reprenais la route coutumière...
La Marne t'accueillait, rose encor du couchant ;
Les murmures où meurt le jour faisaient un chant
Avec qui s'accordaient, vaguement esquissées,
Les strophes de demain révélant tes pensées,
Et tu rentrais d'un pas tranquille sous le toit
Abritant la compagne aimée, une autre toi.

En été, la fenêtre ouverte, sous la lampe,
J'imagine ton fin profil ; contre la tempe
Où battent les grands vers ardents, c'est une main
Tremblante, alors que l'autre ouvre aux mots un chemin
Qui, d'après le frisson de la nuit et le songe,
Tantôt se raccourcit sur la page ou s'allonge.
Puis, brusquement, aux bords de la Marne, tout l'air,
Toute l'ombre ne sont qu'un bruit et qu'un éclair ;
Vertigineux, c'est le passage d'un rapide,
Et la maison, du faîte à la base, trépide !
Ah ! l'Express-Orient ! Les villes blanches sur
La mer, avec partout l'azur, l'azur, l'azur !
Le poète n'a pas bougé ; son âme ignore
Ce bruit assourdissant, ce tumulte sonore :
Le tumulte est en lui, profond, intérieur,
Et le vertige ! Calme, il poursuit son labeur....

⁂

Poète maintenant couché sur la colline,
A l'ombre des taillis où mûrit l'aveline,
Dans la verdure et dans les fleurs, loin des cyprès
Qui s'érigent ainsi que des cierges noirs, près
De la bonne nature aimante dont les roses
Fraternisent avec tes restes, tu reposes.
Le paysage est le même qui t'emplissait
D'émois ; chaque bouquet de bois, chaque fossé,
Chaque talus sont à la même place encore,
Et, bordant la même eau, germe la même flore.

Là, rêveur, où tu es aujourd'hui, tout cela
Tu le revois avec les yeux de l'au-delà.
Car pourrais-tu dormir sous la terre, insensible ?
Non, je ne puis le croire, et ce n'est pas possible
Qu'ils meurent tout entiers, pour toujours, les vivants.
Peut-être appelais-tu mirages décevants
L'existence future et l'éternelle vie ;
Moi, j'en garde l'espoir tenace et je m'y fie,
Ne me résignant pas à ceci, qu'affamés
De lumière, les yeux soient à jamais fermés
De ceux dont le bonheur est de voir, les Poètes !
Et, sans doute, as-tu des extases plus complètes
Dans des pays plus beaux que les nôtres, parmi
Des Orients inattendus, mon tendre ami ?
Ah ! si c'est vrai que mon espoir n'est pas un leurre
Et qu'une autre patrie attend les morts, meilleure,
Puisque nous nous aimions si fraternellement,
Je t'en supplie, ô cher fantôme, préviens-m'en.

1908.

Le Soldo

Si j'avais à choisir une maison de campagne, je la prendrais ici... C'est la fraîcheur d'un paysage anglais parmi les nobles lignes d'un tableau de Claude Lorrain.

Taine (*Voyage en Italie*).

Au Comte et à la Comtesse Giulio Turati.

Entre les attraits enchantés
Dont tu te pares, Italie,
Pour rendre heureux à la folie
Tous les voyageurs que relie
Un sortilège à tes cités,

Plus que tes marbres, je l'avoue,
A ma joie est essentiel
Ce qui n'a rien d'artificiel ;
Et le bleu profond de ton ciel,
La vigne à l'ormeau qui se noue,

Le tendre horizon florentin,
La grave campagne romaine,
Cette grâce qui se promène
Du Lac Majeur au Trasimène,
Capri, l'azur napolitain,

Tel est, paysages et sites,
Parfums, contours et coloris,
Par quoi d'abord mon cœur est pris
Entre les mille émois, pourpris
De l'idéal, que tu suscites !

Tu es l'Éden toujours rêvé
Depuis les temps mythologiques,
Que Virgile, en ses Géorgiques,
Saluait de ces vers magiques :
Magna parens frugum, salve...

Mais nulle part, la fièvre aux tempes,
Mon extase allant crescendo,
Je n'ai trouvé d'Eldorado
A comparer à ce Soldo
Dont je gravis un jour les rampes.

C'est la fleur de la Brianza,
Au-dessus de la Lombardie
Ouvrant sa corolle hardie.
Jamais au soleil d'Arcadie
Plus de beauté ne s'irisa.

L'horizon grandit à mesure
Que j'avance et, sur l'opulent
Paysage où règne Milan,
Du premier jusqu'au dernier plan
L'espace intensément s'azure.

La plaine où la culture, soit
De mûrier, de maïs, de vigne,
En damier jaune et vert s'aligne,
S'égaie encor du rouge insigne
Des tomates sur chaque toit.

Montant de délice en délice,
Je m'enfonce dans des jardins
Où des massifs sont smaragdins,
D'autres en or et d'autres teints
D'une pourpre cardinalice.

C'est entre eux une même ardeur
A parfumer, un même zèle
A fleurir, et tout ensorcelle
Des allégresses que recèle
Leur somptueuse profondeur.

D'azur et de soleil vêtues,
Carrare ignorant le souci
D'être par l'aquilon transi
Comme un marbre du nord, voici,
Au frais du gazon, des statues.

Et plus loin, dans un petit bois,
Sous des roses par ribambelles,
Un temple d'amour où les belles,
Ayant cessé d'être rebelles,
Se remettaient de leurs effrois.

Certes, ce sont là des féeries !
Aucune pourtant, il s'en faut,
Ne surpasse ou même ne vaut
Celle-là qui m'attend plus haut
Que serres et qu'orangeries.

Encore une rampe et voilà,
D'heureuse et d'avenante mine
Sur l'espace qu'elle domine,
Que ta façade s'illumine,
Paradisiaque villa !

Ah ! que de grâce il s'en élève ;
Son profil n'a, simple et charmant,
Rien d'un orgueilleux monument,
Et c'est harmonieusement
La maison d'amour et de rêve,

Loin du sol terrestre, à ce point
Qu'on l'en croit vraiment libérée,
Et, planant parmi l'empyrée,
Dans l'étendue et la durée,
Sans un seul mortel pour témoin.

Tout autour d'elle une terrasse
Surplombe l'abîme fleuri :
Le passant ne peut, que d'un cri,
Dire, par ces splendeurs meurtri,
L'émotion qui le terrasse.

Arbres géants qui me drapiez
De votre ombre quand, tout à l'heure,
J'allais vers la haute demeure,
C'est à peine, à présent, qu'affleure
Votre pauvre cime à mes pieds.

Quel panorama je découvre !
Ai-je rien vu de pareil ? Non.
C'est le chef-d'œuvre ici que n'ont,
Bien qu'ils comptent plus d'un grand nom,
Ni les Offices ni le Louvre.

Au Nord, ce Milanais riant
Que l'abondance a pour royaume,
Où l'air est pur et doux l'arôme,
Et dont je vois au loin le Dôme
Par ses milles flèches priant.

A l'Est, c'est un amphithéâtre
De monts lilas et mi-voilés,
Délicatement dentelés,
Et par deux petits lacs ourlés
D'une fine ganse bleuâtre.

Puis d'autres monts, au front plus haut,
Prolongeant ceux de l'Engadine,
Et qui forment une courtine
Derrière laquelle badine
L'adorable lac de Como.

A l'Occident enfin se pose
Ton chef redoutable et neigeux,
Vieillard qui ne souris qu'aux jeux
Du couchant et, l'air orageux,
Veilles sur Pallanza, Mont Rose.

Et ce paysage est si beau
Qu'après avoir, d'un pareil faîte,
Nature, contemplé ta fête,
On se sent l'âme stupéfaite
Qu'il faille descendre au tombeau !

Hélas ! mes yeux, est-ce possible
Que vous vous fermiez ? Est-il vrai
Qu'un jour venant je ne verrai
Plus rien de ce que j'adorai
Avec tout mon être sensible ?

Hélas ! mes yeux, est-ce possible ?

A une descendante de Surcouf [1]

C'ÉTAIT un soir du mois si doux où l'été penche
Vers son déclin : dans un éblouissant décor,
Parmi des flots de pourpre et sur des houles d'or,
Le glorieux soleil se couchait dans la Manche.

Des navires montaient sur l'horizon très pur,
En dépit des longs mois, malgré les longues lieues,
Gardant de leur lointain voyage aux Iles Bleues
Tout l'enveloppement d'un exotique azur.

(1) Ecrit en collaboration avec Louis Tiercelin.

Un livre était ouvert près de nous, où la gloire
De Surcouf le corsaire et ses exploits anciens
Vivent par le savoir pieux de l'un des siens,
Un livre de ceux-là qui font aimer et croire.

Et près de cette mer où tonna le canon
Tant de fois contre les marins de l'Angleterre,
Nos rêves, dans le soir alangui de mystère,
S'en allèrent vers vous qui portez ce haut nom ;

Vers vous en qui, par tant de morbidesse exquise,
S'attendrit l'âpreté farouche des aïeux,
Et qui portez tout l'or anglais dans vos cheveux,
Et dans vos yeux d'azur toute la mer conquise.

1897.

La Symphonie de l'Or

A Sullian Collin.

I

LE FEU CENTRAL

Ceci se passe au premier jour de la genèse :
Le monde s'élabore en un muet tourment ;
Là-bas, ballon de feu jailli de la fournaise
Où bouillonne sans fin l'effroyable synthèse,
Un grand soleil s'effare au fond du firmament.

Hors du linceul sous quoi se démènent les formes,
Des angles quelquefois saillent, ou des contours
S'allongent, et ce sont des vals, des monts énormes
Dont les profils, sortant de l'ombre où sont les Normes,
Barrent le ciel encor chargé de brouillards lourds.

Soudainement la terre immense et sombre craque ;
Une rumeur d'enfer court au loin dans ses flancs ;
Elle est sourde d'abord, puis grandit, fuse et claque,
Et, montant vers le sol parmi la masse opaque,
De longs serpents de feu projettent leurs élans.

Nés de la flamme première,
Fils du lointain feu central,
Ils se figent dans la matière
En étroits chemins de métal
Par où, passé des temps, passé des temps encore,
Pour la nuit de la terre abandonnant l'aurore,
A tout instant guettés par la sournoise mort,
Vous descendrez, martyrs du lucre, chercheurs d'or !

II

LE JARDIN DES HESPÉRIDES

Les trois filles d'Hesper sont au jardin, le soir.
L'ombre descend là-bas des monts mythologiques,
Mais Phœbé qui se lève à l'Orient fait voir
A travers le verger divin les fruits magiques.

Les trois filles d'Hesper auprès des pommes d'or
Ferment leurs yeux frôlés par les pavots perfides ;
Silence, obscurité, lassitude, tout dort :
Seul, le dragon veille au Jardin des Hespérides.

Les trois filles d'Hesper, hélas ! dorment encor
Que déjà le dragon râle sous la massue,
Et qu'Hercule a cueilli la lourde pomme d'or,
Prouesse avec Atlas depuis longtemps conçue.

Les trois filles d'Hesper se lamentent : « Ma sœur,
Pleurons ! Pleurons ! Tandis que nous dormions, candides,
Hercule entra chez nous comme un loup ravisseur ;
Pleurons ! Un fruit manque au Jardin des Hespérides ! »

III

LA TOISON D'OR

A Camille Le Mercier d'Erm (1)

Dans le tumulte des voix hautes,
Voici que s'éloigne des côtes
Le navire des Argonautes.

*
* *

L'aurore naît ; au bord du ciel meurt la Grande Ourse.
A la poupe de son navire *Argo*, Jason
Veille à ce que la rame accélère la course,
Car il ramène enfin la divine Toison.

(1) Ce poème « *La Toison d'or* » a paru dans le premier numéro de la revue « *Les Argonautes* », en 1908.

Aventurier tenté par la chimère auguste,
Il a, deux fois vainqueur, conquis l'or et l'amour ;
Médée, auprès de lui couchée, offre son buste
Aux caprices du vent qui monte avec le jour.

Le héros, maintenant, se sent une âme neuve.
Il évoque l'Hellade et son ciel familier,
Et le retour au port, après les jours d'épreuve,
De la nef triomphale où luit l'or du bélier.

Le soleil a percé les brumes de l'aurore.
Tout flamboie et Médée, au milieu du décor,
Inconsciente des destins en marche, dort
Sur la fauve toison dont le reflet la dore,
Symbole redouté de l'éternel accord
Entre la femme et l'or !

*
* *

Dans le tumulte des voix hautes,
Voici que s'approche des côtes
Le navire des Argonautes.

IV

DANAÉ

L'argument suprême et brutal
Ouvre à Jupiter la demeure
De Danaé qui rit et pleure,
Sous une averse de métal.

Grande duchesse ou courtisane,
Danaé, c'est la femme encor
Qui, pour le seul amour de l'or,
Depuis les temps anciens se damne.

L'aventure est pareille en tous lieux et toujours.
L'or est le maître des amours,
Et les trésors de la fabuleuse Golconde
Ne valent pas le louis d'or !
Partout il entre, à toute heure, comme la mort ;
Mais comme un être pur évite un être immonde,
Quand il entre, une vertu sort.

V

L'ÂGE D'OR

Tout s'apaise. Dans l'air flotte un parfum d'adieu.
Sur les forêts, les monts, les plaines et les grèves,
Souriant et léger dans son fin manteau bleu,
Descend le soir, pasteur des astres et des rêves.
Félicité de l'être et des choses ! La paix
Du firmament se mêle à la paix de la terre,
Et les hommes enfin soulagés de leur faix,
A travers l'infini contemplent le mystère.
Tout s'apaise, mais tout s'émeut. Charme éternel
De l'embarquement pour Ailleurs à toutes voiles !
Heure divine où l'on pressent, au bord du ciel,
La palpitation prochaine des étoiles !

∴

Etoile, entre toutes tes sœurs,
Etoile, à jamais sois bénie !
Ta douceur parmi leurs douceurs
Est infinie,
Toi qui viens la première au rendez-vous du soir,
Etoile de l'amour, Etoile de l'espoir !

C'est toi l'or, c'est toi la chimère,
C'est toi la fleur de l'idéal
Toujours éclose, de brumaire
A floréal !

Heureux ceux-là qui, sous la pourpre ou sous la toile,
Marchent vers ta clarté tranquillement, Etoile.

. .
.

Des hommes autrefois connurent l'âge d'or.
C'était le temps heureux des mœurs simples et douces ;
La vie était paisible et sans effrois encor,
Et la joie adhérait au sol, comme les mousses.

C'était l'âge charmant où l'on ignorait l'or,
Où personne n'était avare ni cupide,
Où plus loyalement entre humains, et plus fort,
La main serrait la main, l'une et l'autre étant vide.

L'âge d'or reviendra quand l'or ne sera plus.
Le métal fera place aux fraternels échanges,
Et, pour enivrer l'homme en ces siècles élus,
Ces vins délicieux de la table des anges,
La beauté, la justice et l'amour absolus
Jailliront aux pressoirs d'idéales vendanges !

Maintenant, aux jardins du ciel
Ont fleuri toutes les étoiles ;
Vers le seul or essentiel
Orientons toutes nos voiles.

C'est l'or, alleluia, c'est l'or !
Poète, dis des vers encor !
Alleluia, c'est l'âge d'or !

1900.

A Louis Le Cardonnel

Laisse en toi déborder le grand Dieu qui t'assaille.
L. L. C.

Louis Le Cardonnel, mon frère, je t'envie,
Beau poète mystique et bon prêtre, d'avoir,
Sur la hauteur d'Assise avec bonheur gravie,
Dressé la tente pour ton rêve et ton espoir
Et transplanté la fleur pieuse de ta vie.
Quel que soit l'horizon qui s'offre, on ne peut voir
Que reliques des temps merveilleux où vous vîntes
Sanctifier la plaine et bénir le coteau,
Saint François, sainte Claire, ô figures qu'a peintes
Dévotement, sur tant de murailles, Giotto!

*
* *

C'est un pays où naît dans le cœur, aussitôt
Qu'on est entré, qu'on le contemple, une prière.
C'est la contrée auguste entre toutes. Autant
Qu'aux âges belliqueux, elle reste guerrière
Par l'appareil ancien de lutte revêtant
Ses cités dont chacune est une aventurière,
Au guet, depuis le moyen âge, et qu'on s'attend
A voir ouvrir un feu subit de coulevrines.
Comme aux jours où François transformait les fourrés
De ronces en massifs de roses purpurines,
Par le simple contact de ses membres sacrés ;
Où, père des lépreux et des pestiférés,
Il baisait, pour l'amour de Jésus, leurs poitrines,
Elle conserve encor son visage fervent
De batailleuse et de croyante, cette terre
Qui mit la même ardeur à sa foi qu'à la guerre.
Aussi le voyageur se demande souvent
Si c'est un château-fort ou quelque monastère
Qu'il voit sur chaque roc ombrien s'élevant.
Dans le pays que Dante appelle « Hôtellerie
De Douleur », elle fut, comme elle est maintenant,
L'hôtellerie évangélique où tout venant
Mieux que partout ailleurs médite, songe et prie,
La fraîcheur, l'allégresse et la grâce émanant
De ce délice qu'est la poétique Ombrie.

* * *

Quand tu fuyais cela qui n'est pas éternel,
A tâtons, en cherchant encor la droite voie,
Sans doute as-tu vécu, Louis Le Cardonnel,
Hors de l'Amour Unique et de la seule joie,
Poète cependant qui regardais au ciel !
Je t'imagine t'en faisant, le soir, reproche,
Quand, lassé de Paris et du Quartier Latin,
Et des cafés et des cénacles où ricoche
Sur un grossier propos un propos byzantin,
Tu te disais : « Seigneur, que votre jour soit proche ! »
Il est venu. La paix dans le cœur, tu t'assieds
Au bord d'une terrasse où, sur ton front, la brise
Fait palpiter des vols d'anges ; et sous tes pieds,
L'admirable vallée ombrienne précise
Les sites où jadis, pâles, extasiés,
Apôtres de la Galilée italienne,
Les douze premiers fils de François, en prêchant
La douceur et l'amour qui sont la foi chrétienne,
Subitement tombaient à genoux dans un champ,
Pour avoir aperçu le Christ près d'eux marchant.

Ah ! quelle destinée est à présent la tienne !
Poète et prêtre, vivre ainsi dans la cité
Où saint François semble à travers les temps resté,
Tant l'air qu'on y respire est pur, tant elle fleure
Comme une véritable odeur de sainteté;

Tout le jour, sans quitter le seuil de sa demeure,
A la lumière sur les monts connaître l'heure,
S'abandonner à la *nostra madre terra*,
A ses clartés, à ses odeurs, à ses eaux vives
Que tant le Séraphin d'Assise savoura,
Et, sachant d'où l'on vient ainsi qu'où l'on ira,
Mettre son âme en des strophes contemplatives
Où la foi coule comme un fleuve entre ses rives !

Telle se rythme dans Assise, sans émoi,
Ta simple, calme, pure vie ; et c'est pourquoi,
De tout mon cœur blasé, mélancolique, moi
Dont l'existence au mal n'est pas encor ravie,
Louis Le Cardonnel, mon frère, je t'envie.

1908.

POUR LOUIS TIERCELIN

O Bretagne, je suis ton fils reconnaissant !
C'est à toi que je dois de garder en mon âme
La foi dans l'idéal que partout je proclame,
Legs divin qu'on reçoit des aïeux en naissant.

Louis Tiercelin.

I

Sonnet pour le bon sonneur
des Cloches de Bretagne

Loin du siècle dont la tristesse, comme un givre,
Tombe sur les espoirs anciennement promis,
Nous rimons, sachant bien que tout déçoit, hormis
La chère poésie où le rêve s'enivre.

Aussi, communiant en l'art qui nous fait vivre,
O Maître aimé, nous les poètes, tes amis,
Venons dire ton Los! heureux, fiers d'avoir mis
Toute notre amitié fervente dans ce livre.

Vois notre gratitude encor dans ce salut.
Car, fraternellement, nous que la Muse élut
Pour chanter notre Breiz, bois, landes, mer, montagne,

Nous avons composé ces vers en ton honneur,
Grand poète qui fais, magnifique sonneur,
Monter si haut le son des cloches de Bretagne !

Juillet 1891.

II

Prologue

POUR UNE REPRÉSENTATION DE

KERUZEL

Poëte que le grand Paris prit à son leurre,
Celui que vous allez voir vivre tout à l'heure,
Louis, marquis de Keruzel, dernier du nom,
Héros de ce beau drame où le vers chante et pleure,
Parisien d'esprit, de cœur reste breton.

Parmi les hommes d'art et de littérature,
Sorte de Dons Juans que l'idéal torture,
Keruzel, ayant soif de souffrir, est venu
Tenter encore après tant d'autres l'aventure
D'où l'artiste ne sort que le cœur mis à nu.

Il a connu l'orgueil qu'à dompter la pensée
Suivant un rythme grave ou fringant balancée,
Le poète en lui voit monter superbement,
Et quels Edens fleuris ouvre à l'âme lassée
Le rêve qui dit vrai moins de fois qu'il ne ment.

Il a su le tourment du verbe et su la joie
D'enfermer en un vers palpitant que l'on choie,
L'idée en fusion coulant comme un métal ;
Cependant, à travers le Paris qui flamboie,
Son regard se tournait vers le pays natal.

Et, sans doute, à fouler assidûment l'asphalte,
Esprit fiévreux, cerveau qui bout et qui s'exalte,
Il apprit à sourire et devint un moqueur.
Mais il était de ceux qui crient au rire : Halte !
Quand le flot du passé monte au vide du cœur.

Un soir où fatigué de Paris, las du bagne,
Le désir brusque et fou de s'en aller le gagne,
— Un soir enfin où l'air de là-bas lui manquait, —
Bruyères et genêts arrivent de Bretagne :
Toute sa Breiz-Izel dans l'odeur d'un bouquet !

Il part... La morphine le suit, l'enchanteresse...
Alors, pour qu'il renaisse et qu'il se reconnaisse,
Ce poète meurtri que Paris exilait,
Le bon curé sermonne un peu ; la chanoinesse
Dit son avis ; Jeanne offre une tasse de lait.

Il aime Jeanne, la lectrice, et Jeanne l'aime.
Mais leur amour aura le dénouement suprême,
Car le marquis, à l'heure où naît un Keruzel,
Se fait une piqûre au cœur ! Triste baptême :
Pour carillons, des glas assombrissant le ciel !

« Croyant en Dieu, fidèle au roi, docile aux prêtres »,
Comme Jeanne, « malgré les lâches et les traîtres »,
Il a fait un signe de croix en étouffant.
« Que le bon Dieu lui soit clément » ! Que ses ancêtres
Accueillent au séjour céleste leur enfant !

* * *

Vous sourirez à voir Jeanne heureuse, très fière
De son rôle, jeter l'aiguille meurtrière
A la fontaine ; mais vous tremblerez de peur
Devant le tragique épisode au cimetière.
Et vous serez, ce soir, tous conquis par l'auteur.

1894.

III

28 Novembre 1909

Ami, voici le douloureux anniversaire.
Je pleure et je revis tes deuils, ceux d'autrefois,
D'hier et de toujours... hélas ! ta triple croix !
Et mon cœur fraternel contre ton cœur se serre.

Ta Gabrielle que la mort prit la première,
L'aînée ; ensuite ta Simone dont la voix
Plus douce que le chant d'un rossignol au bois,
Si gentiment t'appelait « son petit grand-père ; »

Ta Jeanne enfin, « si brave ! » Ah ! puisse ton demain
S'apaiser et, si tu le peux, prends le chemin
Qui mène aux oasis où la douleur s'allège :

Du paradis — suave, harmonieux cortège —
Tes deux filles tenant leur nièce par la main,
Gabrielle, Simone et Jeanne te protègent !

28 novembre 1912.

IV

Chant Royal en l'honneur de Louis Tiercelin [1]

Les *Asphodèles*, *L'Oasis*, tes premiers vers,
Et ce chef-d'œuvre, *La Chanson des Vieilles Choses*,
Les derniers : quarante ans que tu as tous offerts
Au Rêve, à la Beauté, fleurs sous tes pas écloses !
Paris t'avait fêté, lorsqu'un soir l'air natal
T'effleura, comme ton Keruzel que le mal
De Bretagne avait pris. De l'Isole à la Rance,
De Vannes à Tréguer, comme une prescience
Fit deviner ton œuvre et, d'un fervent essor,
Cet unanime cri monta dans le silence :
Gloire à Toi, Prince des poètes de l'Armor !

(1) Dit à Kerazur, en Paramé, le 1er Septembre 1912.

Bretaigne est Poésie ! Ah ! que nous étions fiers
De ces mots précurseurs de destins grandioses,
Nous poètes qu'autour de Toi, sous les cieux clairs,
L'amour des vers groupait et le dédain des proses.
Bretaigne est Poésie ! A l'appel triomphal
Nous accourions avec un respect filial ;
O la lyrique et magnifique effervescence
Par quoi fleurit chez nous une autre Renaissance !
Arthur ressuscitant pour Toi sonna du cor,
Et le son merveilleux emplit l'espace immense :
Gloire à Toi, Prince des poètes de l'Armor !

Le Parnasse, L'Hermine, harmonieux concerts,
Toi pour chef, virtuose entre les virtuoses.
Cet heureux temps revit : il n'y a pas d'hiers !
Nous sommes jeunes, gais, dispos, jamais moroses,
Et nous appareillons *loin du monde banal*
Pour fuir au radieux pays de l'Idéal
Où les Etoiles nous attendent. L'Espérance
Est en nous ; les bourgeois, forts de leur importance,
Sont aux aguets ; contre eux nous sommes tous d'accord
Pour clamer notre amour, notre reconnaissance :
Gloire à Toi, Prince des poètes de l'Armor !

C'est dans Brocélyande, un soir de printemps. Vers
La roche sous laquelle, ô Merlin, tu reposes,
Ils s'en viennent des bois, des landes et des mers,
Par ce soir bleu propice à des apothéoses,

Tous les Celtes fameux de tous les temps ; féal
D'Arthur, Gauvain ; Gwench'lan, Taliesinn sans rival,
De la Villemarqué, Luzel ; et l'assistance
Voit l'Enchanteur t'offrir, en signe d'allégeance,
Sa harpe suspendue aux quatre chaînes d'or !
Et Viviane, la fée apriline, lance :
Gloire à Toi, Prince des poètes de l'Armor !

Le Vieux Roi n'a plus sa petite reine... Hivers,
Vous avez dévasté Kerazur : ses doigts roses
Ne cueillent plus de fleurs aux pieds des arbres verts,
Mais elle cueille au Paradis toutes les roses !
En Irlande chantait un barde. Sort fatal,
La Saverne grossit ses eaux ; le barde, égal
Aux ondes, sur le toit chante sans défaillance,
Et sa harpe résonne avec plus de puissance ;
Et ce barde, c'est Toi, car tu chantes encor
Au-dessus de ton deuil, de toute ta souffrance :
Gloire à Toi, Prince des poètes de l'Armor !

ENVOI

Brizeux et vous, rimeurs de Bretaigne et de France,
Louez sa foi dans l'art, sa constante vaillance,
Et ce patriotique et magnanime effort
Pour grandir son Pays : toute son existence !
Gloire à Toi, Prince des poètes de l'Armor !

V

A la chère mémoire de mon maître Louis Tiercelin

2 Juin 1915

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.

Matth. V. 5.

Louis, mon maître et mon ami, ta brusque mort
Fut pour moi comme un coup de poignard, et je saigne.
Avec toi disparait ma jeunesse : *Bretaigne*
Est Poésie au fond de notre passé dort.

Ah ! de quel magnifique et fraternel essor
Nous emportait l'amour des vers, à ton enseigne !...
Puis les temps sont venus que la douleur te ceigne.
L'Ère Bretonne est close, ainsi le veut le sort.

Le « Vieux Roi » tend les bras à sa « Petite Reine »
Dans son jardin de *Kerazur*, au ciel ! Le thrène
S'apaise : le poète est enfin consolé,

Et, dans l'éternité bienheureuse de l'heure,
S'émerveille de percevoir l'Irrévélé...
Mais toute la Bretagne inconsolable pleure.

20 juin 1915.

Lucile de Chateaubriand [1]

Tout lui était souci, chagrin, blessure; ...elle n'était qu'une solitaire avantagée de beauté, de génie et de malheur.

(Mémoires d'Outre-Tombe.

A Charles Le Goffic.

I

Lucile de Chateaubriand,
Ame douloureuse et si blanche,
Toujours pleurant, toujours priant,
Sur vous mon vers se penche.

(1) *Dit sur le Grand Bey, le 7 août 1898, aux fêtes du cinquantenaire des funérailles de Chateaubriand.*

Vagues et beaux, d'un bleu de lin,
Vos tendres yeux élégiaques
Fleurirent un soir, au déclin
    Du siècle de Jean-Jacques.

Pareille à la lune parmi
Le léger voile qui la gaze,
On ne vous perçoit qu'à demi,
    Lucile, souffle, extase,

Pâle aurore, timide éveil,
Vacillante et faible lumière
Dans le grand lever de soleil
    Où monta votre frère !

Vos traits sont incertains et flous,
Mais parce qu'elle reste obscure,
Elle appelle du rêve en nous,
    Votre grave figure !

II

A Combourg, sur le noir château seigneurial
Régne un maître hautain, taciturne, farouche,
Personnage attardé d'un vieil armorial
Qui, de l'aurore à l'heure où le soleil se couche,
S'enferme en son logis et n'ouvre pas la bouche.

Devant ce dur vieillard dont le silence point,
Bonne, mais n'ayant pas la science divine
Qui doit faire, plus tard, aux vergers de Saint-Point,
Eclore comme un lys l'âme d'un Lamartine,
La châtelaine avec grande frayeur s'incline.

Le second de leurs fils, Monsieur le Chevalier
Montre comme son père une humeur importune ;
C'est un enfant bizarre, un sauvage écolier
Aux Ordres destiné selon la loi commune
Qui veut que soit d'Eglise un cadet sans fortune.

Seule dans la maison, Lucile a deviné,
Irritable elle aussi, singulière, indocile,
Quel signe de génie est au front de René,
Quel rêve impérieux hors de Combourg l'exile,
Et son cœur est au cœur de son frère un asile.

Comme on pressent l'orage en marche aux soirs d'été,
— Quand des éclairs lointains tremblent sur une cime, —
Aux furieux élans dont son frère emporté
Vers on ne sait quel ciel ou quel enfer s'abîme,
Lucile voit venir l'aventure sublime.

Visionnaire ardente au vol impétueux,
Avec lui, dans le frais jardin des Louisianes
Elle va, tandis que bondissent devant eux,
Le long des fleuves, sur les lacs, sous les lianes,
Leurs grands désirs en fraternelles caravanes.

III

Combourg, pays jadis riant,
Solitudes, châtaigneraies
Où Monsieur de Chateaubriand
Abattait les orfraies ;

Voûte du mail silencieux
Où tombaient, aux chaudes soirées,
Lucile et René, de vos yeux,
Des larmes ignorées ;

Lac tranquille vers qui, le soir,
Les légendaires hirondelles
Quittant les tours du vieux manoir,
Volaient à tire d'ailes ;

Grands paysages familiers
Qu'aima leur ombrageuse enfance,
Racontez-nous ces écoliers
A qui tout fait offense !

Lieux augustes où, tant de fois
S'unirent leurs mains fraternelles,
Rendez-nous le son de leurs voix,
L'éclair de leurs prunelles,

Le jour qu'un sang tumultueux
Monta dans leur gorge oppressée,
Et qu'ils eurent, tremblants tous deux,
La peur de leur pensée !

Bois, lac, château, dites encor
S'il est vrai que, sous les ténèbres
De ses cheveux, dans le décor
Des fins de jour funèbres,

Figure grave aux yeux si beaux,
Lucile évoquait ce Génie
Dont s'accoude sur les tombeaux
La pensive insomnie ?

Et quel couple prodigieux
Devait faire, à la nuit qui tombe,
Cet aigle impatient des cieux
Avec cette colombe !

IV

Aux rêves communs des soirs de Combourg
Ne s'est pas ouverte une même porte :
Le frère en vécut, la sœur en est morte,
Mais nous les aimons d'un égal amour.

L'un fut le Poète et l'autre la Muse !
Sa tâche finie, elle s'en alla
Par un soir de lune ainsi qu'Atala,
Ame ardente à qui le corps se refuse.

Elle avait, d'un cœur trop passionné,
Sentant que ses jours seraient éphémères,
Tendu sa jeunesse à trop de chimères :
Lucile mourut du mal de René.

Mais ce fut en paix que partit son âme,
Ayant jusqu'au bout fait sa mission ;
Elle avait été l'Inspiration,
Elle avait transmis au flambeau la flamme.

V

Hélas ! Celle qui fut la grâce et la douceur,
La souffrance et l'amour, le rêve et l'harmonie,
Celle qui fut pour toi, René, le bon génie,
La compagne admirable et l'adorable sœur,
Tu n'as pu la pleurer à son dernier asile :
Nous n'irons pas porter des fleurs à ta Lucile !

VI

Vicomte de Chateaubriand,
Ministre, ambassadeur, grand homme,
Toi qui voulais en Orient
    Dormir ton dernier somme,

Et, loin de la rumeur que font
Les mondes, là-bas, dans l'Attique,
Superbement t'étendre au fond
    D'un sarcophage antique ;

Toi qui, plus tard, suprême orgueil
Auquel condescendit ta Ville,
A la mer imposais ton deuil,
    Prenant pour tombe une île,

As-tu vraiment, de tout ton cœur,
Sans que ce dessein t'importune,
Cherché les restes de ta sœur
    Dans la fosse commune ?

*
* *

Ah ! mieux qu'entre des marbres fins,
Qu'en un cercueil de bois de rose,
Pâle, grave, ses yeux divins
    Fermés, elle repose

Sous vos portiques clairs et beaux
Que tant de lumière surplombe,
Tombeau roi de tous les tombeaux,
Mémoires d'Outre-Tombe !

A Olivier de Gourcuff

26 octobre 1853.

Olivier de Gourcuff, le soleil et la brume;
L'arbre cher à Pallas et le chêne d'Armor;
Ton œuvre, c'est ton nom : universel effort
Où s'unissent vigueur et grâce sous ta plume.

Je sais que ne fut pas exempte d'amertume
Ta vie, et qu'il fallut lutter contre le sort.
Hélas! ton insomnie est du labeur encor :
La lampe intérieure au front pensif s'allume.

Ami, bon ouvrier du verbe, jamais las
De lire, de songer, d'écrire, les lilas
Sont flétris, il est vrai, mais ce soixantenaire

Te rajeunit et ta « musette » a plus d'un son.
Et je forme ce vœu que ton petit garçon
Fasse vivre les plus beaux rêves de son père !

26 octobre 1913.

Balzac aux Jardies [1]

Ce ne sont pas des romans comme on l'avait entendu avant lui, que les livres impérissables de ce grand critique.

George Sand.

Tous ses livres ne forment qu'un livre, livre vivant, lumineux, profond, où l'on voit aller et venir et marcher et se mouvoir, avec je ne sais quoi d'effaré et de terrible mêlé au réel, toute notre civilisation contemporaine.

Victor Hugo.

A Saint André de Lignereux.

Doux ermitage des Jardies,
Clair vallon de Ville-d'Avray,
A Balzac, au temps des dandies,
Plaisait ton décor simple et vrai.

(1) *Dit aux Jardies le 19 août 1900.*

Tu fus le délicat royaume
Où le robuste travailleur,
Pareil à quelque dieu qui chôme,
Se reposait près de la fleur.

Tu fus, quand il cessait d'écrire,
La petite maison des champs
Dont la fraîcheur et le sourire
Et les beaux ombrages penchants,

Et la paix bonne à qui s'y fie
Faisaient taire en lui, pour un soir,
Tous les tumultes de la vie
Et le conviaient à l'espoir.

Tu fus l'oasis et l'étape
Où, joyeusement, il s'assied,
Et pendant une heure s'échappe
De la geôle du romancier.

Lorsque grondait l'idée en marche
Dans son front grand comme le ciel,
— Ainsi qu'un fleuve autour d'une arche
Roule son flot torrentiel, —

Qui sait si l'allée où nous sommes,
Quelquefois ne l'entendit pas
Envier, lui, l'enfanteur d'hommes,
La tranquillité des lilas ?

Car nul ne saura jamais comme
Il essaya de se leurrer
Sur la tristesse d'être un Homme,
Et se défendit d'en pleurer.

*
* *

Vallon riant au pur visage,
Peut-être t'aima-t-il aussi
De garder dans ton paysage
La grande ville à sa merci ?

Quand il montait sur la colline
Qui protège l'humble maison,
Là-bas, jusqu'où le ciel s'incline
Fumait Paris à l'horizon.

Après le *Lys dans la vallée*
C'était, au delà du coteau,
La vaste aventure appelée
Vautrin, Gobseck ou Birotteau :

Cette cuve de vie ardente,
Pleine de sanglots et de cris,
Nouveau cercle d'un nouveau Dante,
Folie, amour et mort, Paris !

Spectacle énorme, chaotique,
De la ville se déroulant
En frontispice romantique,
Et Notre-Dame au dernier plan.

Face à face avec la bataille,
Je m'imagine là Balzac,
Devant un spectacle à sa taille,
Trouvant le cri de Rastignac !

*
* *

Banlieue en fleurs, nid vert d'idylles
Dont Théocrite aurait chanté
Les touchantes amours fragiles
Qui durent à peine un été ;

Où, comme autrefois les lorettes,
Les midinettes d'aujourd'hui
Viennent cueillir des pâquerettes
Dès que l'aube d'avril a lui,

Nous vous saluons, vous qui fûtes
Le cher asile préféré
Où Balzac oubliait ses luttes,
Jolis bois de Ville-d'Avray.

Nous vous saluons, ô Jardies,
Qui nous paraissez, à travers
Tant de souvenirs agrandies,
Et qui deveniez l'univers,

Chaque fois qu'en l'étroit domaine
Passait Balzac au renouveau,
Portant la *Comédie Humaine*
Dans son formidable cerveau.

Du château de Combourg au tombeau du Grand Bey [1]

L'Enchanteur.
JOUBERT.

A Anatole Le Braz.

JEAN-JACQUE avait tourné la tête de nos pères.
Une aurore montait, neuve, dans un ciel neuf ;
Et, tandis que César mâtait quatre-vingt-neuf,
Châteaubriand, tu vins avec les jours prospères.

Le monde de Voltaire et de la Du Barry
Te lut avant de rendre à Dieu son âme folle,
Et, dans son repentir d'avoir été frivole,
Plus d'un homme pleura, songeant qu'il avait ri !

(1) *Dit à la Vallée aux Loups, le 3 juillet 1898, aux fêtes du cinquantenaire de la mort de Châteaubriand.*

Et tu fus l'Enchanteur, l'Enchanteur, le Poète
Des funérailles magnifiques d'Atala ;
Ton verbe, inentendu jusqu'alors, consola
Tout cœur ému d'amour et toute âme inquiète.

Voyageur de génie, en errant sous les cieux
De ce jeune pays libéré l'Amérique,
Sans doute tu pensais à ce livre féerique
Qui nous ramènerait le Christ victorieux.

Comme un autre Colomb, tu crias aussi : Terre !
En le ressuscitant, cet idéal perdu,
Et le Temps respira pour avoir entendu
Le Cri de Foi jailli de ton cœur solitaire.

Tout le siècle d'hier vient de toi ; tu le tiens
Dans ta main droite ainsi qu'un empereur le monde ;
Et s'il est un espoir sur qui leur cœur se fonde,
Les hommes d'aujourd'hui l'ont, parce qu'ils sont tiens.

Une dette éternelle à ton œuvre nous lie :
C'est par toi que notre âge à plus de rêve est né,
Et tristes, nous aimons notre frère René
D'avoir mis dans l'amour tant de mélancolie.

En face de la mer, sur ce rocher qu'élut
Ton orgueil de Malouin pour en faire une tombe
D'où ta clarté sortît à l'heure où la nuit tombe,
Sous la Croix allongé, Châteaubriand, salut !

Fils comme tes aïeux de la terre bretonne,
Tu l'as aimée au point de vouloir y dormir ;
Une immense fierté doit en elle frémir
De ce gage dernier d'amour que tu lui donnes.

Dors en paix, rien de ta gloire n'a succombé;
Ta mémoire survit parmi nous, immortelle ;
Et notre souvenir va, pèlerin fidèle,
Du château de Combourg au tombeau du Grand-Bey !

Victor Hugo

I. 1813

J'eus dans ma blonde enfance, hélas ! trop éphémère,
Trois maîtres : un jardin, un vieux maître et ma mère.
Le jardin était grand, profond, mystérieux.

V. H.

Piæ memoriæ mei amici Pierre Fons.

Sur le mystérieux jardin des Feuillantines
Que, tout le jour, au vol de gaîtés enfantines,
Ont traversé les cris joyeux, les rires fous,
Voici venir Vesper silencieux et doux.
Mais ne dirait-on pas que s'arrête l'horloge
Du temps et qu'à ses lois la nature déroge ?

Par quel enchantement de quel magicien
Se fait-il que rien dans les Feuillantines, rien
Ne s'obscurcit, pas même un commencement d'ombre !
A mesure que l'heure avance, l'on dénombre
Les rameaux et la feuille, et c'est une clarté
Grandissante de plus en plus : un jour d'été !
D'où vient donc que ce soir fuit l'ombre coutumière ?

C'est le front d'un enfant qui fait de la lumière !

Alors un entretien profond
S'engage entre l'Enfant Sublime
Et la nature qui s'anime,
Qui le comprend et lui répond...
— Visions où l'esprit s'abîme ! —

Tandis que descendant des cieux
Par l'escalier clair des nuages,
S'assemble, pour lui rendre hommages,
La multitude des images
Autour du front prodigieux !

II. 1830

C'est horrible ! oui, brigand, jacobin, malandrin,
J'ai disloqué ce grand niais d'alexandrin.

V. H.

O temps héroïques et beaux ! *Mil huit cent trente !*
C'est Hernani mourant et Dona Sol mourante !
Mil huit cent trente ! O temps héroïques et beaux
Où dans l'amour, l'orgie et le meurtre, aux flambeaux,
Le moderne frisson et la grandeur antique
Fraternisent aux plis du manteau romantique !
Mil huit cent trente ! Un nouvel idéal, honni,
Prend sa revanche à la « première » d'*Hernani.*

Comme autrefois la Pléiade
Escortant le preux Ronsard,
Pour la nouvelle Iliade
Libératrice de l'Art,

Près d'Hugo toute une troupe
Enthousiaste se groupe.
Et tous les Viennet peureux,
Comme barques vent en poupe
Vont s'enfuir devant ces preux.

Vaillants contempteurs du trope,
De Malherbe et de Boileau,
C'est Borel le Lycanthrope
Et Gérard doux et falot,
Et Berlioz sarcastique !
Puis, contre le vers classique
Guidant la rébellion,
Sous sa crinière lyrique
Voici Gautier, ce lion !

Le drame autant que sur la scène est dans la salle ;
On s'insulte, on se bat pour l'œuvre colossale,
Tandis que dans le soir des noces vibre un cor
Tragique, et que, parmi la splendeur du décor,
Hernani meurt auprès de Dona Sol mourante !
O temps héroïques et beaux ! *Mil huit cent trente !*

III. 1855

Je t'aime, exil ! douleur, je t'aime !
La tristesse est mon diadème !
Je t'aime, altière pauvreté !

V. H.

Vingt-cinq ans sont passés. Aux peuples comme aux rois,
Poésie et prose à la fois,
Par sa bouche auguste ont parlé toutes les voix.

Lyrique comme Orphée, épique comme Dante,
Maintenant l'exilé devant la mer grondante
Dans un rythme d'airain mure l'image ardente.

Et, loin du ciel natal aux sourires cléments,
Le poète des *Châtiments*,
Élément qui rugit parmi les éléments,

Lorsqu'en larmes il pense à la France, sa mère,
Voit ses pieds de proscrit baisés par l'onde amère
Comme aux rivages grecs le furent ceux d'Homère.

IV. 1877

Moi dont le destin pâle et froid se décolore,
J'ai l'attendrissement de dire : ils sont l'aurore.

V. H.

Sur de frais yeux bleus et des cheveux d'or
Se penche un vieillard tendre et débonnaire ;
Près du berceau frêle où Jeanne s'endort,
Le poète apprend l'art d'être grand-père.

Contraste inouï dont nous nous troublons !
La bouche d'aurore et la bouche d'ombre ;
La barbe de neige et les cheveux blonds,
Et l'enfant qui rit près de l'aïeul sombre !

Toute la forêt veille sur la fleur !
Et c'est puéril autant que sublime
De voir avec quelle exquise douceur
L'infiniment grand prend soin de l'infime.

Et lorsque babille, au premier matin,
Cette poésie avec ce poète,
Brusquement se tait le rire enfantin,
Et Jeanne, un instant, reste stupéfaite

D'avoir vu, rhapsode, en tes vastes yeux,
— Décors merveilleux, admirables toiles —
Des mondes éclore et s'ouvrir des cieux,
Et s'échafauder des palais d'étoiles !

V. 1885

Oh ! va, nous te ferons de belles funérailles !
V. H.

Sous cet arc où le nom du Père est oublié,
On a couché le Fils, cet homme
Grand comme les plus grands d'Athènes et de Rome,
Et l'orgueil de la courbe en est multiplié.

Aux quatre coins du catafalque, sous des torches,
Des poètes veillent, en deuil ;
La France songe avec des pleurs à ce cercueil ;
Et par dessus le porche illustre entre les porches,

On voit descendre, autour du front prodigieux,
Comme jadis aux Feuillantines,
Les beaux rythmes et les images pélerines,
Et l'innombrable essaim des rimes dans les cieux !

VI. LES TEMPS

Il occupait le haut du monde dans les âges.

V. H.

Au fond du temple sombre où Puvis de Chavannes
D'un pur et suave pinceau
A fixé l'Idéal en fresques diaphanes,

Le poète à présent repose. Son tombeau,
— Secrètes volontés divines —
Est proche du jardin mystérieux et beau

Où son enfance en fleurs cueillit les églantines ;
Sur le dôme du Panthéon
Souffle le vent qui vient des vertes Feuillantines.

Victor Hugo, ton œuvre est inscrite au fronton
De notre siècle qu'elle honore,
Formidable labeur et formidable nom !

De ton adolescence, éblouissante aurore,
A ta fin, coucher de soleil,
Génie épanoui comme une immense flore ;

Poète, à quelque surhumain berger pareil,
Qui menais paître sur les cimes,
Dans un tumultueux et farouche appareil,

Tous les rêves de tous les temps, troupeaux sublimes ;
Que Banville, avec piété,
Nomme le Père ; qui liais rythmes et rimes

A ton char ; dont le vers avec sérénité
Dépassait les plus hauts nuages,
Loué sois-tu, toujours, en l'immortalité,

Hugo, l'un des sommets du monde dans les âges !

Mai 1901.

Le Pays

Les marins ont dit aux oiseaux de mer :
« Nous allons bientôt partir pour l'Islande. »

Charles Le Goffic.

Le Goffic et Ropartz, poésie et musique,
En vrais Celtes, et pris d'un même enivrement,
Ce soir montrent l'Armor à Paris l'acclamant
Pour sa grave beauté, fière et mélancolique.

Et la réplique de l'orchestre à la réplique
Du poème répond avec emportement
Ou douceur ; et leurs voix racontent le tourment
De ton Ame, mam-goz, changeante et nostalgique.

L'Islande a disparu. Nous sommes envahis
Par la bruyère et les ajoncs. Voici la sente
Qui mène au cimetière où dorment les « péris

En mer » ; et tout à l'heure on verra la descente
Au port des Paimpolais qui partent... *Le Pays*,
C'est toute la Bretagne invisible et présente !

16 Avril 1914

A Sainte Jeanne d'Arc,
Gardienne de la France

Est-ce qu'il n'a pas été dit que la France serait perdue par une femme, et ensuite sauvée par une Vierge des Marches de Lorraine ?

(Prophéties de Merlin.)

Jhesu Maria... Roy d'Angleterre, se ainssi que ne le faites, je suis chief de guerre et, en quelque lieu que je atteindré, vous gens en France, je les en feray aller, veullent ou non veullent ; et se ne veullient obéir, je les ferai toulx mourir et, si ils veullient obéir, je les prendray à mercy.

(Procès, V, 96.)

Plus grande que les ducs, les barons et les comtes,
La petite bergère, aux clameurs des hérauts,
Lève, superbement dorés par les vitraux,
Ses yeux, soleils d'honneur dans la nuit de nos hontes !

Et le rayonnement de son visage est tel
Que le peuple enivré s'agenouille et l'acclame,
Et croit voir, dans les plis de sa blanche oriflamme,
La Vierge descendue aux marches de l'autel.

Louis Tiercelin.

I

A Gaston Armelin.

Or, dans le beau pays navré par la souffrance,
Les joyeux ménestrels avaient tu leurs chansons.
Et, du mélancolique azur des écussons
Se détachaient les lys pris de désespérance,
Et les cloches tintaient de suprêmes frissons
Pour la grande pitié du royaume de France.

Que ce fût par les grands chemins ou les sentiers,
On n'oyait que des cris — un enfer de vacarmes —
Les boucliers grinçaient au heurt brusque des armes.
Et sacrant, massacrant, criant « Pas de quartiers ! »
Vrais loups faisant surgir alarmes sur alarmes,
De compagnie allaient ribauds avec routiers.

En ce temps lamentable, aux Marches de Lorraine,
Dans la paix du Seigneur et l'amitié des saints,
Loin du péché mortel et des désirs malsains
Qui contristent la bonne Vierge souveraine,
Vivait, pour accomplir de glorieux desseins,
Une idéale enfant de vertus toute pleine.

Elle s'appelait Jeanne et gardait les troupeaux,
Ou cousait et filait la laine avec sa mère.
Jamais un mot méchant, une parole amère.
Pieuse, elle craignait le diable et ses suppôts,
Aussi pure qu'un ange et ne songeant qu'à faire
La volonté de Dieu partout et sans repos.

En ces heures d'angoisse où la France est meurtrie
Par l'Angleterre, au Bois-Chesnu Jeanne pleurait;
Car son âme enfantine était l'écho secret
De toutes les douleurs de la chère patrie;
Et son pâle sourire avait comme un regret
Quand ses compagnes, la surprenant si marrie,
Lui demandaient, avec un petit air discret,
Si peut-être à la danse elle consentirait...

II

Midi sonne, un beau jour d'été. Le ciel s'éclaire
Subitement et, dans l'aveuglante lumière,
Jeanne écoute les voix qui viennent « de par Dieu » !
Apparaît saint Michel, puis sainte Catherine,
Puis sainte Marguerite : ô vision divine !
Jeanne, obéis aux voix qui viennent « de par Dieu » !

∴

Bergerette, je vais avec ma belle armée,
Et sans délais,
Vous bouter tous hors de ma France bien-aimée,
Maudits Anglais !

∴

Les Voix ! Les Voix ! Courage, ô Jeanne la Pucelle !
Assez de pleurs
Et pars sur un cheval dont le fer étincelle,
De Vaucouleurs.

Les Voix ! Les Voix ! Poursuis ton œuvre de vengeance
Vers Orléans,
Et fais que partout soit détruite cette engeance
De mécréants.

Les Voix ! Les Voix ! Que tous, songeant au beau royaume
Qui va périr
Sans Toi, fixent les yeux sur l'acier de ton heaume,
Pour s'aguerrir.

Les Voix ! Les Voix ! A Reims il faut aller sans crainte,
Car c'est à Toi
D'y mener le gentil Dauphin que l'huile sainte
Va sacrer Roi.

Les Voix ! Les Voix ! La France est belle aux jours de fête !
Vive le Roi !
Et tu peux, maintenant, Jeanne, ton œuvre faite,
Pleurer sur Toi !

III

Des lys ! Jetez des lys ! Que les routes soient blanches
Sous cette aube de gloire où s'ouvrent les destins !
Des lys ! Jetez des lys ! Voici, dans les lointains,
Triomphale, passer la Vierge des Revanches !

C'est la fille du ciel et la sœur des héros.
Elle ressemble aux visions surnaturelles
Qui surgissent parmi les meneaux des tourelles
Quand la pourpre du soir enflamme les vitraux.

*
* *

Quel éblouissement fabuleux d'épopée !
Le glaive au poing, comme un Archange merveilleux
Elle conduit à la victoire des Aïeux
Tous les vaincus d'hier que guide son épée !

Mes voix ! Mes Voix ! Que la défaite des Anglais
Nous lave pour toujours de la honte où nous sommes !
Artisans et bourgeois, vilains et gentilshommes,
Chargeons ! Sus, sus, à la rescousse, tuons-les !

Comme prise par des rafales inconnues,
Jeanne se redressait miraculeusement
Sous le regard de Dieu l'aimant et l'animant,
La conseillant en de célestes entrevues.

O Jhesu-Maria ! Quand il flottait au vent,
Cet étendard avec ces noms divins, devise
Qui la faisait mener à bien son entreprise,
Tous devant s'inclinaient, de même que devant

Son fanion où sied la Vierge, et sa bannière
Où figure « le Roy du Ciel en majesté »,
Près de saint Gabriel et Saint Michel, clarté
Dont s'auréolera la victoire dernière.

IV

Pourquoi le ciel est-il rouge, couleur de sang ?
De la fumée avec des lueurs d'incendie...
Voyez ! Voyez ! une sanglante tragédie
Se déroule sous le soleil s'obcurcissant...

*
* *

Il est midi. L'HEURE DES VOIX ! La populace
S'assemble en foule sur la place
Où sonne douze coups le clocher du beffroi.
De ces maudits Anglais, marchant en désarroi,
Chacun se pousse et se harcèle
Vers le bûcher sinistre évocateur d'effroi
Où l'on verra brûler l'hérétique Pucelle.
Il est midi. L'HEURE DES VOIX ! L'HEURE DES VOIX

Meurs tranquillement, Jeanne de Lorraine,
Bénis tes bourreaux, domine la haine.

*
* *

...Et l'on vit tout à coup s'élancer hors du feu
Et disparaître avec des anges dans la nue,
Jeanne victorieuse et souriante, élue !
O Pucelle, reçois le baiser de ton Dieu !

V

Le ciel, ce soir, est d'un vert tendre d'espérance,
Et le soleil avec allégresse descend
A l'horizon des jours radieux où l'encens
S'élèvera vers Toi sur les autels de France,
Vierge et guerrière, ta divine récompense,
O sainte Jeanne d'Arc, gardienne de la France !

1890.

A Villiers de l'Isle-Adam (1)

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change.
Stéphane Mallarmé.

A Victor-Émile Michelet.

Villiers, comme Corbière, un poète maudit.
Mais plus grand et plus haut : un génie ! En rafale
Il surgit, ténébreux, titubant, et s'affale,
Soudainement en proie au démon de midi.

Descendant aux Enfers, allant en Paradis,
Esprit moderne avec une âme féodale,
Croisé portant au front sa tristesse royale,
Sous l'armure de sa pensée il resplendit.

(1) *Dit au Père-Lachaise, le 27 juin 1914.*

Maitre dont l'existence inquiète, illusoire,
Assuma tant d'affronts, intégrale est ta gloire.
Quelques Bretons fervents dont le cœur t'appartient

Pieusement jonchent de lys ta fière dalle,
Simple hommage à celui qui mourut en chrétien
Et dont l'âme repose en Dieu, vraiment féale !

AU PONT KERLO

IDYLLE EN UN ACTE, EN VERS

Est-il vrai que ce soit elle qui me sourie ?
O le corsage rouge ! ô les jupons rayés !
O la coiffe de lin ! Mes yeux émerveillés
Ont revu mes amours de quinze ans. C'est Marie !

LOUIS TIERCELIN (*La Mort de Brizeux*).

A MA SŒUR MAGDELEINE

AU PONT KERLO

IDYLLE EN UN ACTE, EN VERS

Interprétée, pour la première fois, dans la séance
du 19 mai 1894 de l'*Association Artistique et Littéraire de Bretagne*
(Salle des Fêtes de l'Hôtel de Ville de Rennes)

PERSONNAGES

MARIE . . . . Mlle Louise Suger, du Vaudeville.
BRIZEUX. . . . . L'Auteur.

Le pont Kerlô. Claire matinée d'avril ; de jeunes verdures et des fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE

BRIZEUX, *seul.*

BRIZEUX, *en voyageur, un bâton à la main.*

Arzannô ! Bois ! Vallons !

Il se découvre.

Pays où se complut
Ma pure affection d'enfant rêveur, salut !
Fils ingrat, je t'avais délaissé pour les villes
Où les cœurs sont flétris et les âmes serviles.
Pardonne à ton poète : il revient de Paris,
L'âme en fête et de toi plus que jamais épris.

Il respire fortement et longtemps.

Ah ! le bon air ! L'odeur suave !

Un silence.

Est-ce un vertige
Qui me gagne ? J'éprouve un trouble étrange !

Portant la main à son front.

Où suis-je ?
Arbres, rochers, ravins, vous m'êtes familiers ;
Mes souvenirs d'enfance à vous tous sont liés.

Se tournant vers le pont.

Voilà le pont Kerlô ! C'est bien le paysage
Qui demeurait en moi, là-bas, comme un visage
Au fond d'un cœur où vit le culte du passé !
Je le retrouve tel que je l'avais laissé,
Rien n'est changé de tout ce que j'aimais : les saules
Où les enfants du bourg viennent couper des gaules
Penchent toujours leur chevelure au bord de l'eau,
Et ce feuillage blanc est celui du bouleau
Où je gravai ton nom avec le mien, Marie !
Sur les berges la même aubépine fleurie
Neige ses frais bouquets au vent du même avril,
Et sous le même pont de bois l'eau vive, au fil
De laquelle pendaient nos pieds, parmi la mousse,
Coule toujours avec la même plainte douce !

Perdu dans son rêve.

Marie ! Ah ! mes amours de quinze ans ! C'est ici,
A l'âge où le front vierge ignore tout souci,
Que tes beaux cheveux bruns et tes calmes prunelles
Ont fait naître mon cœur aux grâces éternelles
D'un amour dont il reste à jamais parfumé ;
Et c'est ainsi qu'en moi ta main frêle a semé
Des fleurs, au gré de ta naïve fantaisie,
Qui devaient devenir des fleurs de poésie !
Bruyères aux grelots de pourpre, genêts d'or
Au calice desquels tout le soleil s'endort,
Digitales, bleuets, verveines, ancolies,
Pour tromper mon absence et mes mélancolies,
Toutes, pieusement, je les entremêlai,
Et ce bouquet de fleurs du Scorff et de l'Ellé,
Je viens te l'apporter sous la forme d'un livre,
O Marie, où j'ai fait tout le passé revivre !

Ouvrant un livre qu'il vient de tirer de sa poche et le feuilletant.

O livre cher, écrit pour l'enfant du Moustoir,
Livre du souvenir, je veux que, dès ce soir,
Tu reposes auprès de celle à qui je t'offre,
Entre le lit et le bahut, sur le vieux coffre.
O joie exquise ! la revoir, lui dire : « Tiens,
De toi ce livre est fait, et tous ces vers sont tiens ;

Ton amour m'y sourit et ma jeunesse y chante,
Tu t'y reconnaîtras ! »

UNE VOIX *s'élève dans la coulisse, qui chante.*

Le printemps a paré les branches
De fleurs rouges, roses et blanches,
Qu'un vent léger
Sur l'herbe où s'ouvrent les pervenches
Fera neiger.

BRIZEUX.

Ah ! la chanson touchante !
C'est un air d'Arzannô, c'est un air familier...
Et la voix ! Il me semble aussi, c'est singulier,
Que j'en connais l'accent et que j'en sais les charmes
Et de l'entendre ainsi, j'ai les yeux pleins de larmes...

LA VOIX, *plus près.*

Avril va prendre ses revanches,
Et c'est l'éveil des gaîtés franches
Dans le verger
Où tant de fleurs roses et blanches
Vont voltiger.

BRIZEUX.

Est-ce une illusion ?... Cette voix... on dirait
Qu'elle réveille en moi comme un écho secret.
Je ne me trompe pas.... Quelque chose me crie
Que c'est... mais oui... mais oui... c'est la voix de Marie !

Marie entre lentement, un panier au bras.

Elle vient... la voici !... quelle joie ! Ah ! je sens
La même affection dans ses yeux caressants ;
De me voir tout à coup et de me reconnaître,
Un ineffable émoi va remplir tout son être !

SCÈNE II

BRIZEUX, MARIE

BRIZEUX, *appelant.*

Marie !... Elle s'en va !... Marie !...

MARIE, *qui continuait sa route vers la gauche, s'arrêtant*

Un étranger !

A Brizeux.

Puis-je en quelque façon, Monsieur, vous obliger ?
Cherchez-vous le chemin du village ?

BRIZEUX.

Marie !
Avec moi, se peut-il, de la coquetterie !
N'avez-vous pas déjà reconnu cette voix ?
Regardez-moi donc bien...

MARIE, *interdite.*

C'est la première fois...

BRIZEUX.

Que dites-vous ? Vous vous moquez ; vous voulez rire !

MARIE.

Mais non, je ne sais pas ce que vous voulez dire...
Le hasard vous a fait m'appeler par mon nom.
C'est vous qui vous moquez !

BRIZEUX.

Qui? moi! me moquer! non,
Ne dites pas cela, vous m'attristez, Marie!
Mais je ne comprends pas! .. En quelle songerie
Vous absorbez-vous donc méchamment puisqu'en vain
Le compagnon des jours passés vous tend la main?

MARIE, *repoussant la main qu'il lui tend.*

Non, vraiment!

BRIZEUX, *s'éloignant.*

Il suffit, mais cela me rend triste,
Et je n'aurais pas cru!...

Revenant à elle.

Non, il faut que j'insiste,
Et vous me laisserez faire un dernier effort
Pour réveiller en vous, Marie, un passé mort,
Mon cher passé d'enfant que vous emplissez toute...
Vous ne songerez plus à me montrer la route,
Puisque je la connais presque aussi bien que vous.

MARIE.

Il est vrai, vous avez le parler lent et doux
De ceux, ayant un jour quitté notre campagne,
Qui n'ont point désappris la langue de Bretagne.
Mais vous n'êtes pas né, bien sûr, dans le canton...
Vos habits...

BRIZEUX.

J'ai porté le costume breton.

MARIE.

Vos cheveux...

BRIZEUX.

Ils sont courts comme en France on les porte ;
Mais ils n'ont pas toujours été ras de la sorte,
Et vous m'avez connu quand je les portais longs,

Souriant.

Et vous m'avez aimé parce qu'ils étaient blonds.

MARIE, *moqueuse.*

Je vous ai donc aimé, maintenant !...

BRIZEUX, *gravement.*

Oui, Marie !

MARIE, *riant toujours.*

C'est bien. Continuez votre plaisanterie,
On sait rire chez nous tout aussi bien qu'ailleurs.

Faisant un signe de la main.

Bien le bonjour, Monsieur ; là-bas, nos travailleurs,
Pendant que vous voulez ainsi m'en faire accroire,
Ont soif, et voici l'heure où je leur porte à boire.

Marie fait un mouvement pour partir, Brizeux l'arrête.

BRIZEUX, *suppliant.*

Non ! un instant encor.

MARIE.

Non. Je pars.

BRIZEUX.

Je voudrais

Vous dire...

MARIE.

Non.

BRIZEUX.

Vos travailleurs prendront le frais
Sous ces arbres dont l'ombre à sommeiller invite.
Et vous m'écouterez un peu.

MARIE.

Soit. Parlez vite.

BRIZEUX.

Je veux vous rappeler ce radieux passé
Qui présent à mon cœur, en vous est effacé.
Je veux vous rappeler ces paisibles années
De tant de calme et de bonheur environnées.
Parmi vos compagnons d'enfance n'en est-il
Pas un, très doux, un peu triste, dont le profil
En votre souvenir soit plus distinct que d'autres ?
Dans la chaude saison qui mûrit les épeautres,
Sous la coiffe de lin vos grands cheveux au vent,
Vous alliez avec lui vous promener souvent...
Et vers midi, quand rien sous le soleil ne bouge,
On vous prenait avec votre corsage rouge
Pour un coquelicot perdu dans les blés d'or.

MARIE.

Je me souviens d'Alan, d'Albin et puis encor
De Daniel ; chacun d'eux fait valoir une ferme
Où, chaque jour que Dieu donne, on travaille ferme
Pour nourrir les enfants dont la maison s'accroît ;
Et c'est dur, vous savez, bien plus que l'on ne croit,
De nouer les deux bouts dans les pauvres familles,
Sans parler de la dot que l'on doit faire aux filles.

BRIZEUX, *à part.*

Moi seul, hélas ! suis oublié ; mon cœur se fend !

Haut.

Alors... il ne vous souvient pas d'un autre enfant ?...
Rappelez-vous : quand on se poussait dans les haies ;
Au bois de Ker-Melô quand on cueillait des baies ;
Rappelez-vous celui qui suivait tous vos pas...
Cela ne vous dit rien ? Il ne vous souvient pas
Qu'il ne vous quittait point des yeux, même à l'église,
Sans que le bon curé jamais s'en scandalise ;
Il ne vous souvient pas qu'il prenait des leçons
Au presbytère, avec d'autres jeunes garçons
Dont l'un, m'a-t-on conté, l'an dernier fut fait prêtre,
Yvon, le fils aîné du vieux sonneur ?...

MARIE, *indifférente.*

Peut-être,
Mais tout cela n'est pas très clair, c'est si lointain !

BRIZEUX.

Et qu'il abandonnaït ses livres de latin
Pour courir après vous vers l'Ellé, sous les saules,
Et qu'au retour, baissant la tête et les épaules,
Rappelez-vous, l'incorrigible garnement
Était par le curé secoué vertement ?
Un jour vinrent ici, des campagnes voisines,
Trois filles aux regards rieurs, les trois cousines
De votre compagnon, curieuses de voir
Celle que leur cousin chérissait au Moustoir.
Vous, timide et courant comme une jeune biche,
Heureuse aussi de faire aux trois sœurs cette niche,
Vous vous sauviez fuyant à travers le ravin.
La poursuite fut longue, acharnée. A la fin,
On trouva la sauvage au fond du cimetière ;
Sous les branches de l'if vous étiez tout entière
Cachée, et les trois sœurs purent vous voir alors,
Fleur vivante poussée au jardin de nos morts !

MARIE.

Oui, cela me revient ; même je me rappelle
Que j'avais ce jour-là ma coiffe de dentelle,

Et qu'une des trois sœurs d'un brusque mouvement
La déchira, ce qui me fut un gros tourment.

BRIZEUX, *s'animant.*

Et maintenant, ce pont, regardez bien, Marie !
Pour moi ce paysage est comme une féerie
Et j'en vais évoquer le plus riant tableau.
Vous vous étiez assis tous deux au bord de l'eau,
Vous et ce compagnon rêveur de votre enfance
Dont vous avez, je vois, perdu la souvenance.
Seuls dans ce val, enfants joyeux, cœurs ingénus,
Votre plaisir était de mouiller vos pieds nus
Au limpide courant du Scorff, sous une ombelle
D'aubépine ; soudain...

MARIE.

C'est vrai, je me rappelle.

BRIZEUX.

Votre ami pourchassait un de ces moucherons
Dont le vol effleurant l'onde y traçait des ronds.

MARIE.

L'insecte était venu, sur ma main, peu farouche,
Se poser...

BRIZEUX.

Et l'enfant, voulant tuer la mouche,
S'apprêtait...

MARIE.

Mais moi, bonne au pauvre insecte ailé,
Je le pris par le bout de l'aile et je soufflai
Dessus, pour le rendre à ses sœurs les demoiselles
Qui traînaient sur l'eau claire un murmure après elles.

BRIZEUX.

Votre mémoire enfin s'éveille, c'est cela !
Mais lorsqu'ainsi votre pitié se révéla,
Qui donc, le cœur épris de la jeune enfant frêle
Que vous étiez alors, qui donc veillait sur elle ?
L'élève paresseux du bon abbé Le Nir,
Celui dont j'évoquais en vain le souvenir,
Tout à l'heure, celui qui délaissait les autres
Pour vous et dont les yeux se miraient dans les vôtres !

MARIE.

Attendez !... Oui, c'est vrai !... Je crois, mais vaguement,
Revoir son air, son attitude, en ce moment.
Oui, très doux, comme vous disiez, de la tristesse
Un peu dans son regard !... Qui donc... qui donc était-ce ?

Et blond, n'est-ce pas !... Oui, souvent il avait soin
De moi, me prenait par la main... mais c'est si loin !
Et puis...

BRIZEUX.

Et puis ?...

MARIE.

Lorsqu'il me disait quelque chose,
Je ne comprenais pas toujours très bien, à cause
Qu'il était de la ville et que j'étais des champs.
D'ailleurs il n'a pas dû rester chez nous longtemps.
Un jour il est parti, vers sa quinzième année...
Je ne sais quelle fut depuis sa destinée !
Il aura fait de moi comme j'ai fait de lui :
On se quitte, on s'oublie, et bien sûr qu'aujourd'hui,
Devenu le mari de quelque demoiselle,
Il a d'autres soucis que de penser à celle
Du Moustoir.

Elle fait des efforts de mémoire.

Oui, les noms, quand on court après eux,
Ils vous fuient... Comment donc s'appelait-il ?

BRIZEUX, *après un silence.*

Brizeux !

A part.

Des larmes ? Non ! Il ne faut pas !

S'essuyant les yeux.

A la bonne heure !
Elle ne saurait pas, hélas ! pourquoi je pleure !

MARIE.

Vous avez dit ?

BRIZEUX.

Brizeux !

MARIE.

Oui ! oui ! C'est ce nom-là ;
Et qu'est-il devenu depuis qu'il s'en alla,
Ce beau Monsieur ?

BRIZEUX, *à part.*

Que faire ? Oh ! mon Dieu ! Que lui dire ?
A quoi bon la troubler ? Pourtant... C'est un martyre...

Haut.

Monsieur Brizeux demeure à Paris maintenant.

MARIE.

Je l'aurais parié ; ce n'est point surprenant.
Il a toujours eu l'air d'un monsieur de la ville.
Et qu'y fait-il ?

BRIZEUX, *à part.*

Ame candide, esprit tranquille,
Non, tu ne sauras pas que je suis celui-là.

A Marie, et d'une voix hésitante.

Vous voudriez savoir ce qu'il fait ?...

MARIE.

Mais voilà
Que vos yeux... On dirait...

BRIZEUX, *vivement.*

Ce qu'il fait... pas grand'chose !
Il fait... des vers ; écrit... des livres, et l'on cause
Un peu de lui.,.

MARIE, *sans comprendre.*

Des vers ? Je ne sais pas très bien,
Monsieur, ce que cela veut dire..,

BRIZEUX.

Oh ! ma foi, rien
De sérieux, un tas de mots pour ne rien dire
Et que seuls les oisifs prennent le temps de lire.

MARIE.

Ah ! le pauvre garçon, c'est dommage qu'il ait
Ainsi tourné ! Pourtant, si son métier lui plaît !
Mais qui donc êtes-vous pour si bien le connaître ?
J'y songe, son parent ?...

BRIZEUX.

Non...

MARIE.

Son ami peut-être !

BRIZEUX, *résolument.*

Oui, son ami. J'habite à Paris comme lui ;
Il me dit chaque jour sa joie ou son ennui,
Me fait le confident de toutes ses pensées
Et nous vivons surtout dans les choses passées,
Et c'est avec bonheur que l'un l'autre, souvent,
Nous évoquons là-bas nos souvenirs d'enfant !

Que de fois ne m'a-t-il pas fait, avec des larmes
Dans la voix, le récit touchant et plein de charmes
Des jours de sa jeunesse enfuie ? Et que d'instants
Il consacrait à vous dépeindre ! Je l'entends
Encore me disant avec regrets vos courses,
Vos jeux au pont Kerlô, vos haltes près des sources
Et son amour pour vous, la fille du Moustoir,
Cette grappe du Scorff, cette fleur de blé noir,
Comme toujours il vous appelle. La semaine
Dernière, il m'est venu dans Paris, du domaine
Qu'auprès de Quimperlé cultivent mes parents,
Un mot pour m'appeler au pays. De très grands
Intérêts à régler, paraît-il. Or la veille
De mon départ, Brizeux m'a dit : « Je te conseille,
Si tu vas par le bourg d'Arzanno d'aller voir
Marie, et de lui faire en même temps savoir
Que, si mon corps est loin, mon cœur est tout près d'elle,
Et que mon souvenir lui demeure fidèle.
Puis tu lui remettras ce livre où j'ai parlé
D'elle et du bon pays que traverse l'Ellé. »
Voilà. Je m'en allais devers votre demeure,
Quand vous m'avez croisé sur le pont tout à l'heure ;
Et, sans vous adresser le moindre compliment,
Vous êtes aussi jeune et belle, assurément,
Qu'autrefois, puisque sans vous avoir jamais vue,
Au portrait qu'il me fit je vous ai reconnue !
Vous ne m'en voudrez pas si j'ai tenté d'abord
De me faire passer pour lui ; c'était plus fort

Que moi ; rien qu'en voyant celle qu'il a rêvée,
L'histoire d'autrefois soudain s'est ravivée :
Je n'ai pu résister à mon profond émoi,
Et devant vous j'ai cru que Brizeux c'était moi.

Offrant le livre à Marie.

Ce livre...

MARIE, *le repoussant de la main.*

Gardez-le : je puis bien vous le dire,
Je suis une ignorante et je ne sais pas lire !

BRIZEUX, *à part.*

Je l'avais oublié !

MARIE.

Mon mari ne sait pas
Non plus.

BRIZEUX, *à part.*

Mariée ! Ah !

MARIE.

Quand le travail des bras
Est achevé, quand la dure journée est faite,
On n'a point la pensée aux choses dont la tête

Des messieurs comme vous dans les villes s'emplit.
On soupe au soir qui tombe et l'on se met au lit,
Afin, le jour suivant, de reprendre l'ouvrage
Avec la même force et le même courage.
Savoir lire ! A quoi bon ? Chez nous on n'a besoin
Que de savoir faucher le blé, faner le foin,
Labourer à l'automne et faire la semaille !
Et d'un bout de l'année à l'autre l'on travaille.
Le bonheur, voyez-vous, c'est de rester ici
Dans la maison de ses parents, de vivre ainsi
Qu'ils ont vécu toujours, pieux, rangés, fidèles,
Sous le vieux toit de chaume aimé des hirondelles,
A l'accomplissement de son humble devoir.
Le bonheur, c'est de vivre à deux et c'est d'avoir
Des enfants qu'on élève au mieux et que l'on choie
Pour que dans la maison ils mettent de la joie.

Changeant de ton.

Mais le soleil est haut et je suis en retard.
Vous remercierez bien, n'est-ce pas, de ma part,
Monsieur Brizeux et lui raconterez la vie
Tranquille que je mène et dont je suis ravie ;
Que je suis mariée et que j'ai deux enfants
Aux fronts purs, aux yeux vifs, aux rires triomphants,
Et que l'ambition qui plus que tout m'est chère
Est d'être bonne épouse et bonne ménagère.
Bonjour, Monsieur.

Elle s'éloigne vers la gauche, en chantant.

Aucun pays n'est plus beau
Que le pays d'Arzannô
En Bretagne,
Et celui qui l'a quitté,
C'est justice, en vérité,
Que la peine l'accompagne.

Quand on s'est passé l'anneau
Dans l'église d'Arzannô
En Bretagne,
On vit doucement, en paix,
L'esprit tranquille, et jamais,
Jamais l'ennui ne vous gagne.

Et l'on descend au tombeau
Près l'église d'Arzannô,
En Bretagne,
Avec l'espoir que, là-haut,
Tous les défunts d'Arzannô
Retrouveront leur compagne
De Bretagne,

SCÈNE III

BRIZEUX

BRIZEUX, *la suivant des yeux.*

Ah ! vis au seuil de ta maison,
Enferme tes regards dans le même horizon,
Garde loin de tout rêve et de toute chimère
Ta pureté d'épouse et ta candeur de mère,
Car ce bonheur qui va de l'époux à l'enfant
Par sa simplicité de tout mal te défend.
Demeure ainsi toujours. La part est la meilleure
De ceux-là qui jamais ne connaitront le leurre
Du désir torturant et du rêve insensé ;
Si j'ai voulu que tu renaisses au passé,
Si j'ai tenté d'en rallumer en toi la flamme,
C'est que sans y penser je te prêtais mon âme.
Pardonne ! Suivons donc chacun notre destin :
Toi, va les yeux baissés vers un bonheur certain,
Pour les tiens seulement gardant ton âme chaste ;
Moi, j'entre tristement dans la route néfaste
Où jouet de la foule aux caprices divers,
A tous je livrerai mon âme avec mes vers !

FIN.

TABLE

TABLE

L'Aventure Sentimentale

Sylves

Au Pont Kerlô

CE VOLUME,
DONT L'IMPRESSION
COMMENCÉE EN MIL-NEUF-CENT-QUATORZE
FUT INTERROMPUE
PAR LA GUERRE,
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE TRENTE AOÛT MIL-NEUF-CENT-DIX-SEPT,
PAR
L'IMPRIMERIE ARTISTIQUE DE L'OUEST
— *A. CHEBROU* —
5, Rue Yvers, 5
A NIORT
POUR
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
A PARIS.